

**LE NOUVEAU  
PERE DE FAMILLE,**

***PREMIERE PARTIE.***

244 e2





LE NOUVEAU  
PERE DE FAMILLE.

HISTOIRE

TRADUITE DE L'ANGLOIS.

Par l'AUTEUR de l'*Orphelin Normand.*

PREMIERE PARTIE.

*par Charpentier.*



A LONDRES,

Et se trouve à PARIS,

Chez NYON pere, quai des Augustins,  
à l'Occasion.

---

M. DCC. LXVIII.





# LE NOUVEAU PERE DE FAMILLE.



## CHAPITRE PREMIER.

**L**E Docteur MORSON avoit acquis de la célébrité, en professant les hautes sciences dans l'université de Cambridge. Les lumieres de l'esprit ne nous attirent que des applaudissements & une froide considération. A des connoissances profondes, Morson joignoit des mœurs honnêtes, un

caractère obligeant , la candeur , l'exacte probité , & ce zele toujours ingénieux à tourner toutes ses actions & ses démarches à l'avantage de la société. Son savoir lui avoit mérité l'honneur de présider à une des fameuses écoles d'Angleterre. Ses mœurs le rendirent l'amour & les délices de la ville de Cambridge & de tout son district.

Il est d'usage que tous ceux qui aspirent à entrer dans la chambre des Communes , achettent les suffrages de leur province par des fêtes dispendieuses , des sollicitations & des largesses. Le Docteur fut nommé trois fois de suite membre du Parlement par les suffrages unanimes du canton , sans l'avoir demandé , sans avoir fait la moindre dépense. Il fallut même employer le ressort du bien public qu'il embrassoit toujours avec entou-

siasme , pour le déterminer à accepter cet honneur pour la dernière fois. Il s'étoit acquitté de cette charge avec tant de prudence & de patriotisme , que la mémoire des Parlements où il avoit assisté fut longtems chère à sa nation , & que les députés qui furent envoyés dans la suite à ces illustres assemblées , s'empresserent pour la plupart à le consulter avant de s'y rendre , & se firent gloire de prendre ses instructions.

Comblé d'honneurs , & non de ces titres fastueux qu'une nation ne peut envisager que comme un poids qui l'écrase , Morfon dans une vieillesse honorable , sans infirmités & sans remords , jouissoit de ces douceurs si touchantes que goûte un citoyen qui a consacré la vigueur de l'âge au service de sa patrie. Recherché des gens de lettres , accueilli des grands , ché-

ri, respecté du peuple; soit qu'il passât ses jours dans le commerce des Muses, soit que, cédant aux desirs ardens de ses amis, il partageât ses doux loisirs entre eux; il conservoit partout cette sérénité d'ame qui est l'effet d'une conscience pure, & le prix d'un tems sagement employé.

Les plus riches Seigneurs de la ville & des environs, au milieu du faste & de la grandeur, mêloient avec transport leurs éloges à ceux que la province prodiguoit sans cesse au vénérable vieillard. Ils tenoient à honneur de le posséder quelques instans. Ils avouoient avec franchise que le rare mérite du Docteur étoit pour eux un spectacle au-dessus de l'appareil des titres & de l'opulence. Loin de se croire ravalés par ce parallele, ils n'y trouvoient que des raisons d'aspirer à la véritable gloire, en servant la pa-

trie, de leur fortune, comme M. Morfon lui avoit consacré sa vie & ses talents. L'homme de lettres étoit un modele pour les premieres têtes de l'Etat; & ceux ci étoient plus grands encore, en lui payant le tribut de leur estime, & en l'imitant avec une noble émulation. C'est ainsi que l'amour de la patrie, éclairé du flambeau de la science, échauffe tous les esprits, rend le simple citoyen recommandable, & inspire aux grands qui sont les arcs-boutants nés de l'Etat, une ardeur qui les élève au-dessus de leur propre sphère.

O vous, qui affectez avec ostentation le titre honteux de cosinopolites, enfants ingrats & dénaturés, l'éternel désespoir d'une mere, rendre qui ne vous a donné l'être que pour travailler à son bonheur & à sa gloire, l'opprobre d'un pays que vous trahissez



par une lâche indifférence ; suivez-moi , dans la retraite du docteur Morfon ! Voyez ce sage citoyen entouré des trophées du patriotisme , jouir d'un honneur acquis par de longs services , des louanges , des acclamations réitérées d'un peuple reconnoissant. Sa maison n'est point décorée par les chef-d'œuvres de l'art , mais par l'éclat de la vertu. Tous les vœux de la nation se réunissent sur elle. Les passants s'arrêtent pour la contempler , pour l'appeller l'asyle du patriote , le temple du bonheur public. Comparez , cœurs froids & engourdis , comparez le prétendu avantage de vivre isolé , & de ne tenir à la société par aucun lien , aux charmes purs d'être célébré comme le bienfaiteur de son pays , & l'auteur de l'abondance & de la prospérité qui y regnent. Si votre insensibilité , votre inertie vous



paroissent préférables à ces noms glorieux, vous ne méritez d'être réclamés par aucune nation, vous n'êtes que des êtres inutiles, & à charge à toute la terre.

L'union, l'intelligence, l'amour filial & fraternel qui brilloient dans son ménage & dans sa famille, étoient encore pour le Docteur un surcroît de satisfaction & de félicité. Il n'avoit qu'un fils & une fille : le premier marchoit dignement sur ses traces dans la carrière des sciences; son pere n'avoit voulu se reposer de son éducation que sur lui-même. Malgré les leçons publiques qu'il étoit obligé de donner deux fois par jour, & les devoirs attachés aux divers emplois où il fut élevé successivement, il trouva assez de tems pour former son cœur à la vertu, & développer des talents qui sembloient héréditaires. Dès l'a-

ge de vingt ans , il fut reçu membre de la Société royale de Londres , & il ne dut point cet honneur à la réputation de son pere.

Celui-ci ayant marqué qu'il desiroit quitter sa chaire, les Magistrats de Cambridge ne crurent pouvoir mieux la remplir , qu'en la donnant à son fils. Il justifia leur choix par une activité & un travail infatigable , & soutint la gloire que son pere avoit procurée à l'université , par de nouvelles découvertes & par un grand nombre d'élèves qui devinrent les lumieres de l'Angleterre. Dans ces heureux commencements , on ne remarquoit pas moins en lui ce zele ardent & désintéressé pour l'intérêt de ses concitoyens , par où son pere s'étoit signalé , qu'un génie vaste & profond. Cambridge voyoit avec satisfaction , dans le jeune Morson , le successeur

d'un pere qui lui avoit rendu les plus grands services. Mœurs, religion, affabilité, accueil plein de douceur, & de ce rendre je ne fais quoi, qui semble soupirer après les occasions d'être utile, & se plaindre de leur rareté. Tels étoient les fondemens d'une si douce attente.

Mifs Morfon avoit, comme son frere, été élevée sous les aîles de l'affection paternelle. Son esprit avoit été assez cultivé pour sentir les beautés de la nature & de l'art, & trop peu pour que, suivant les écarts d'une imagination intéressée à tout justifier, elle se laissât entraîner à une curiosité fatale aux mœurs & au repos de la conscience. Elle savoit tout ce qui rend la vertu aimable & sa pratique aisée, tout ce qui tend à exciter la sensibilité, l'attendrissement, l'admiration pour les procédés honnêtes,,

pour les actions généreuses ; tout ce qui peut contribuer aux agréments de la société , sans s'en attirer le reproche. En un mot , son pere s'étoit appliqué à nourrir son ame des principes de la beauté morale , & à n'éclairer son esprit qu'autant qu'il le falloit pour qu'elle apperçût les attraits de la vertu dans tous les genres.

Miss Morson répondit parfaitement aux vues de ce rendre auteur de ses jours. Maintien décent , regard modeste , mais plein de cette douce assurance qui exprime la paix de l'ame d'une manière si touchante , air prévenant & qui n'annonce que la bonté du cœur , grave sans pruderie , imposant sans hauteur , gracieux sans apprêt , attrayant sans prétention : telle étoit la fille du respectable Morson.

Le vulgaire des lecteurs ne nous

pardonnerez pas sans doute d'avoir esquissé son caractère avant les attraits de sa personne. Quand ceux ci brillent dans un certain éclat , l'autre importe si peu ! Quoiqu'il soit très permis de ne pas être de cette opinion , cependant , moins par complaisance pour le goût du siècle que pour ne rien laisser à désirer sur une héroïne qui jouera un des premiers rôles dans cet ouvrage , nous ajouterons que miss Morison possédoit dans un degré éminent les graces & les dons que la nature aime quelquefois à prodiguer à la jeunesse. On eût dit qu'assurée des soins que le Docteur prendroit d'embellir cette ame tendre , elle s'étoit efforcée de réunir sur elle toutes les perfections extérieures , afin d'en faire un objet accompli en tous points.

Qu'il est doux à un pere de famille

de déposer , pour ainsi dire , une vieilleſſe honorée de la bienveillance commune , dans le ſein d'enfans vertueux ! M. Morſon jouiſſoit de cet heureux ſort dans le ſilence de ſa retraite. Son fils & ſa fille ſe diſputoient à l'envi la première place dans ſon cœur. Point d'attentions , de complaiſances , de carreſſes qu'ils n'épuiſſent chaque jour. Le frère & la ſœur , émules l'un de l'autre , ne ſembloient s'occuper qu'à épier les occasions , qu'à imaginer les moyens de cauſer à leur père une ſatisfaction plus parfaite , qu'à augmenter ſa tendreſſe pour eux. L'un l'avoit-il emporté ſur l'autre ? ſans jaloûſie , ſans baſſe rivalité , le vaincu partageoit la joie du vainqueur. Celui-ci n'étoit flatté du ſuccès que quand l'autre y étoit également ſenſible. Les tranſports du vieillard rejailliſſoient en

effet sur l'un & sur l'autre , & resserroient les nœuds de leur amitié. L'espoir d'être plus heureux , le desir de conserver l'avantage , les portoit à inventer sans cesse de nouveaux stratagèmes. Emulation vraiment attendrissante ! dont tous les efforts se rapportoient au pere le plus digne d'être aimé. Ce sensible vieillard avoit peine à suffire à l'excès de son ivresse. Dans une espece d'enchantement , les yeux fixés sur ses enfans & humides de pleurs , il sembloit les inviter à ménager ses forces , & à rallentir des soins dont sa vieillesse ne pouvoit soutenir la vivacité. Combats dans les enfans , dont l'idée remuera sans doute les entrailles de l'homme le plus insensible ; attendrissement , de la part du pere , capable de corriger les enfans indociles : que vous êtes rares de nos jours !



Les jeunes Morson étoient dans l'âge qui se permet tous les plaisirs , qui les regarde comme son appanage , & ils ne reconnoissoient que celui de jouir de la présence , des entretiens de leur pere. Ils ne se plaisoient que dans leur maison & dans les lieux où il étoit. Lui-même , malgré son goût pour la vie retirée , se faisoit violence , & voyoit plus de monde , dans la crainte d'abuser de la complaisance de ses enfants , ou que la solitude n'altérât leurs sentimens , & n'entraînât à sa suite l'ennui & le dégoût de leurs devoirs. Quand ils fortoient avec lui , le peuple les combloit de bénédictions , & c'étoit à leur pere qu'ils les devoient : ils lui en marquoient leur reconnoissance par les plus vifs transports , & en paroissant en public presque qu'avec lui. Quelle satisfaction d'avoir reçu l'être d'un



homme , qui étoit l'appui & les délices de son pays ! Il n'étoit point accompagné , comme les anciens triomphateurs , par un cortege nombreux & éclatant , par les dépouilles des vaincus , par des rois chargés de fers ; mais des cris d'admiration , ces acclamations du cœur , l'aisance , la prospérité & l'allégresse publiques honoroient sa marche. L'air retentissoit du nom de citoyen , du bienfaiteur de la patrie. L'heureux vieillard entendoit mêler les louanges de ses enfants aux siennes , & il étoit plus content d'apprendre , par la voix du peuple , qu'ils suivoient un bel exemple , que de le leur avoir donné. Est-il rien de plus flatteur pour un pere de famille , courbé pour ainsi dire sous le poids de la reconnoissance de ses concitoyens , autant que sous le faix des années , de voir ses enfants hériter de son amour

patriotique , & le remplacer dans le cœur de la nation ! Qu'il seroit à désirer qu'il descendît au tombeau dans cette douce persuasion ! Il sembleroit que le docteur Morson dût jouir de ce rare avantage. L'éducation qu'il a donnée à ses enfants , leur sage conduite depuis plusieurs années , ne lui permettent qu'un avenir conforme au passé. Le cœur humain est une source de changements & de vicissitudes , comme on va le voir dans le chapitre suivant.

---

## C H A P I T R E   I I .

**L**A considération , l'estime particulières dont cette famille jouissoit à Cambridge & aux environs , avoient soutenu jusqu'alors le jeune Morson :

dans l'accomplissement de ses devoirs. Son amour propre, flatté des témoignages continuels d'amitié & de reconnaissance qu'il recevoit, ne s'occupa d'abord qu'à les mériter. Il étoit naturel de desirer d'attirer chez soi un homme aussi recommandable par ses talents que par ses vertus. Il fut sourd d'abord aux instances que les premiers de la ville lui firent d'assister aux cercles qu'ils tenoient chez eux, & n'y parut que quand ce qu'il devoit à son pere & à ses études le lui permit. Ces courtes dissipations lui plurent peu à peu. L'accueil, les déférences, les éloges dont on l'honoroit partout, ouvrirent son ame aux séductions de la vanité. Les circonstances qui lui procuroient ces avantages lui devinrent de plus en plus cheres. Il les desira. La maison de son pere fut moins agréable à ses yeux. Il

regarda ses assiduités auprès du vieillard comme un tems perdu. L'étude l'ennuyoit. Content de la célébrité qu'il avoit acquise, il se persuada qu'il pouvoit se dispenser d'étudier ; & que, quand on avoit sù éclairer son esprit, & nourrir son ame des principes de la morale, la sagesse vonloit qu'on se livrât aux agréments de la société.

Le desir de justifier son éloge lui avoit inspiré l'amour de ses devoirs : celui de jouir de l'approbation générale fit naître en son cœur la passion du monde. Chaque pas qu'il faisoit, pour m'exprimer ainsi, dans la vie dissipée, lui découvroit de nouveaux charmes. Dans ces commencements, il n'osa paroître dans les cercles qu'avec son pere & sa sœur. Il avoit toujours des raisons indispensables d'aller chez ses amis ; M. Morson s'y prê-

ra d'abord avec complaisance. Les repas, les parties de promenade & de jeu devinrent trop fréquents. Le vieillard remontra à son fils avec une douceur & une tendresse vraiment paternelles, que son âge ne lui permettoit pas de s'abandonner souvent à ces plaisirs bruyants; qu'ils convenoient peu à leur état; que ceux qui étoient chargés de l'instruction publique, devoient se conduire avec décence, & une certaine gravité de mœurs, éloignée du pédantisme qui n'est que dans l'affectation des manieres; qu'il ne prétendoit point le retenir dans une retraite austere, mais qu'il lui conseilloit de choisir un petit nombre de maisons, où, dans le commerce de l'amitié & de l'esprit solide, il pût consacrer ses loisirs, sans contracter l'habitude de la dissipation, & sans s'exposer aux dangers qui la sui-

vent : au reste , mon fils , ajouta-t-il , je ne suis plus un témoin qui vous soit toujours nécessaire : vous avez besoin de quelque relâche & même d'amusement : pour moi , il ne me faut que du repos. Voyez librement vos amis ; je suis trop sûr de vos sentimens , pour craindre que vous vous égariez dans des liaisons sages & honnêtes. Je vous verrai moins , mon fils ; vous ferez plus content quand vous reviendrez auprès de votre pere. Je serai charmé moi-même de partager la douce gaieté qu'un cercle aimable & poli vous aura inspirée. Hélas ! mes enfans , il n'est plus de joie pour moi dans ce monde , que celle de vous savoir heureux & estimés de la société. J'ai travaillé toute ma vie à gagner le cœur de mes compatriotes ; je mourrai peut-être avec la satisfaction d'emporter leurs regrets



au tombeau & de laisser des enfans qui jouiront de leur reconnoissance. Prenez garde de porter vous-mêmes atteinte aux droits que je me suis efforcé de vous y acquérir. On m'oublieroit bientôt, si vous vous écartiez de la route que je vous ai frayée ; ou plutôt, on se ressouviendrait de mon nom, pour vous reprocher de l'avoir oublié : vous seriez moins excusables que le commun des citoyens, parcequ'il est plus aisé de soutenir une bonne réputation que de la faire. Je vous le répète, mes chers enfans, l'élévation de votre ame, l'ingénuité de vos mœurs, l'empire que vous savez exercer sur vos penchans, me rassurent sur des malheurs que je ne vous présente que pour vous en donner plus d'horreur. Je ne puis néanmoins vous le dissimuler, il vous manque un guide. Faute de ses lu-

mieres, j'ai vu mille jeunes gens estimables se laisser entraîner dans tous les excès. Les passions nous séduisent avec adresse, elles couvrent de fleurs le précipice où elles cherchent à nous plonger. C'est à l'expérience à nous montrer le danger; mais elle n'est que le fruit des années. Comment y suppléer, dans l'âge où vous êtes? par une attention persévérante à tous les mouvements de vos cœurs, par une défiance continuelle de vos forces, & en approchant sans cesse les suites des démarches que les objets vous inspirent, de l'opinion publique. C'est, après l'expérience, la pierre de touche la plus sûre. On fait rarement des fautes, quand on agit en présence de la société, quand on est toujours prêt à paroître devant ce tribunal redoutable. On vous recherche, on brigue à l'envi l'avantage de lier étroitement



avec vous. C'est la sagesse de votre conduite qui vous attire ce flatteur empressement. Ressayez-vous en : c'est tout ce que demande un pere qui ne vous a élevés que pour la vertu & le bien public.

Pendant ces remontrances affectueuses , le fils éprouva des remords , de la confusion , des nuances de tendresse , & de légers mouvements de dépit. Miss Morson ne suivant que les sentiments de piété & de vénération qu'elle avoit pour son pere , se jette dans ses bras , & ne peut lui peindre les vives impressions dont ses sages conseils la pénètrent , que par ses soupirs & une abondance de larmes. Son frere , honteux de lui céder en preuves d'attachement , saisit une main du vieillard , la presse de ses lèvres , tombe à genoux , & , d'une voix entrecoupée de sanglots , proteste

qu'il ne fera jamais rien d'indigne du plus tendre & du plus respectable des peres.

Le Docteur , transporté lui même de ces douces assurances , étoit dans une ivresse inexprimable. Ses yeux attendris , mouillés de pleurs , se fixent tour à tour sur son fils & sur sa fille. Il leur prend les mains , les embrasse , & n'articule que des syllabes sans suite. Déplorable vieillard ! goutes à longs traits une situation si délicieuse. Les douceurs de cette vie sont mêlées d'amertume , & les promesses des hommes trompeuses ; leur bouche n'est souvent que l'organe du mensonge ; leurs protestations perfides nous répondent de la sincérité , de l'innocence de leurs cœurs , tandis qu'ils se préparent en secret à s'abandonner sans réserve à leurs penchans déréglés.

CHAPITRE

## CHAPITRE III.

**P**ENDANT les premiers jours qui suivirent la scène touchante que nous venons d'offrir au lecteur, le jeune Morson tint scrupuleusement sa parole. Il eut auprès de son pere les affiduités les plus marquées, & lui témoigna le plus affectueux & le plus sincere attachement. Il forma un plan de vie, où il désigna trois ou quatre des plus estimables familles de la ville, comme les seules qu'il eût dessein de fréquenter. Il y avoit réglé les heures pour l'étude, & celles qu'il vouloit consacrer à ses devoirs en qualité de fils & de citoyen. Il communiqua ce projet à son pere, qui l'approuva, embrassa son fils, & implora sur lui toutes les bénédictions du ciel.

Le jeune Morfon , attendri jusqu'aux larmes , ne parut plus s'occuper que de l'exécution d'un plan , à l'aide duquel il se flattoit de mériter les suffrages de son pere , & ceux de toute la ville. Déjà il voyoit en idée ses compatriotes , attachés sur ses pas , lui payer le tribut de leurs applaudissements ; déjà il se figuroit conduit au Parlement comme son pere , sans brigue , & par la seule voix du peuple ; coopérant dans cette assemblée redoutable au maintien de la liberté & au bonheur de la nation. Son imagination lui exagéroit les remerciements qui signaleroient son retour à Cambridge : elle lui montrait son entrée triomphante en cette ville , au milieu d'un peuple nombreux qui releveroit son zele & ses lumieres par des éloges & les acclamations les plus flatteuses.

Une attente si douce pour sa vani-

ré lui donna encore quelque tems une secrète horreur pour le vice. En vain les passions lui étaloient leurs charmes séduisans, la crainte de perdre dans l'opinion des hommes, le rendoit sourd à leur voix. Si quelquefois cette crainte lui paroissoit puérile & ridicule; s'il osoit regarder cette opinion comme un tyran qui prive du véritable bonheur, pour ne repaître les esprits que de chimères; un prompt retour sur lui-même dissipoit ces odieuses insinuations, & l'amour de la vertu reprenoit tout son empire.

Pour les cœurs affermis dans le bien par le dégoût des faux plaisirs, ces combats ne sont que des nuages passagers, qui ne semblent présager qu'un beau triomphe; sur des âmes neuves & inexpérimentées, ils font des impressions profondes qui ébranlent peu à peu les plus heureuses habi-

tudes. Quand le vice parvient à y entrer en concurrence avec les mœurs, celles-ci touchent au moment de leur défaite. Le jeune Morfon éprouva la vérité de ce principe. Il fit de plus fréquentes réflexions sur ce qu'il en coûte pour mériter & se conserver la réputation d'homme vertueux; elles ne lui offrirent que des privations, que des sacrifices. N'y a-t-il pas de la stupidité, s'écrioit-il à soi-même, d'immoler sa propre existence, pour acquérir une estime qui s'accorde plus souvent encore à des qualités frivoles ou dangereuses, qu'au mérite essentiel; de renoncer à soi-même pour ne s'occuper que des autres; de fuir tous les plaisirs & le vrai bonheur, pour procurer celui de la société? Le bien général! quel système! quels hommes ont pu le concevoir? des hypocrites qui, par un feint dépouillement, en



ont imposé aux hommes pour les enchaîner ; des suicides qui ont outragé la nature par un amour aveugle pour leurs semblables ; des enthousiasmes, dont une rigidité plus que stoïque a mandié une chimérique admiration aux dépens de l'amour de soi. Intérêt personnel ! sentiment sacré imprimé dans nos cœurs par la main de la nature elle-même ! c'est toi seul qui soutiens l'homme dans la sphere où elle l'a placé ; c'est toi qui lui donnes le degré de félicité dont il est capable ; c'est toi ..... Que dis-je ? reprit-il après un moment de silence , l'homme est-il né pour lui seul ? S'il ne songe qu'à lui , il peut donc se suffire ? Il n'a donc besoin de personne ? S'il dédaigne d'être utile , de quel droit exigeroit-il qu'on l'obligeât ? La société est fondée à refuser ce qu'on lui refuse. C'est donc se trahir soi-

même que de la trahir. O sort déplorable de l'humanité ! Sans secours, elle ne peut se soutenir ; en empruntant ce secours , elle contracte une dette qui l'écrase. Les sens nous entraînent vers le plaisir, la raison ne nous offre que des entraves, & nous force à les leur préférer.

La nature & les sens sont les amis de l'homme ; la société & la raison sont ses tyrans : & c'est aux derniers qu'il faut obéir. Les premiers , aveugles, impétueux , ne méritent de guider que la brute : les autres , lumières pures, dons de la bienveillance céleste, sont destinés à l'Être supérieur..... Aimable jeunesse ! doux plaisirs ! il faut oublier vos charmes. Il faut s'abandonner à des mœurs austères , à une vertu sauvage. C'est une folie sans doute. On ne jouit de l'estime , de la considération , qu'en idée.



Un instant de plaisirs vaut dix ans d'une possession chimérique.

Livrons-nous donc aux plaisirs. Accordons-les à l'extérieur avec nos devoirs. La raison recommande d'éviter l'excès, la nature le condamne de même; & il n'y a que l'excès qui soit un obstacle à une vie sage & voluptueuse..... Et mon pere! O ciel! Toujours des liens! ... Il est si tendre, si respectable! c'est de lui que je tiens les égards qu'on me marque partout; c'est le souvenir de ses travaux, c'est la reconnaissance qu'ils ont inspirée, qui me font respecter des petits & rechercher des grands. C'est à l'heureuse éducation que j'en ai reçue, que je dois les lumières qui me distinguent entre les savants, & ces titres flatteurs dont je suis décoré. Sans lui, mon nom, confondu avec ceux du peuple, ne seroit point connu au delà d'un

asyle obscur ; sans lui , assujetti à des occupations basses , je languirois dans la misere & l'avilissement. O mon pere ! Est-ce assez , pour m'acquitter envers vous , que des égards , des complaisances & des assiduités ? Mais.... , en accumulant sur ma tête tant de bienfaits , auriez-vous prétendu que ma gratitude me privât du plaisir du bel âge & des charmes de la vie ? Ne m'auriez-vous donné des biens , que pour m'en ôter de plus doux ? N'auriez-vous travaillé en apparence à mon bonheur , que pour me rendre en effet malheureux ? Non : je connois votre ame. Vous ne vous offenserez point que , pénétré au fond de mon cœur des sentiments que je vous dois , je suive avec modération une pente aux plaisirs , qui est votre ouvrage comme ma propre vie. Vous aimez le repos , je dois le respecter ;

je me soumets à vos vœux. Moi, j'aime la dissipation. La bonne compagnie fait mes délices. La joie qui regne chez lady Armoore, la vive pétulance, ce doux fracas, qui assaisonnent le commerce de miss Clary, m'enchantent. Le goût de mon pere est sacré pour moi; & il ne m'est pas libre de me livrer au mien! Le plaisir s'offre, m'appelle de toutes parts; & renfermé dans la poussiere de ma chaire & de mon cabinet, attaché sur les traces d'un vieillard, je n'oserois m'en éloigner, & répondre aux instances de mes amis! A quoi sert de mériter l'estime des honnêtes gens, s'il n'est pas permis d'en goûter les témoignages?

Il resta encore quelques jours dans ces tristes perplexités. Chez lui, la vue de son pere, ce vieillard vénérable, la candeur, l'innocence, l'amitié tou-

jours active & prévenante , qui affaï-  
sonnoient ses moindres paroles , le  
plongeoit dans le trouble , le dé-  
chiroient de remords. En ville , les  
charmes de la beauté , l'élégance in-  
téressée de la parure , les coups d'œil  
agaçants d'une part ; de l'autre , un  
air satisfait , triomphant , la gaieté  
des propos ; des danses légères qui  
fournissoient aux cœurs d'intelligen-  
ce , mille occasions de s'expliquer ;  
entretiens adroitement ménagés , où  
la double entente avoit tout l'effet  
qu'on en desiroit : telles étoient les  
armes que le vice employoit pour dé-  
velopper les germes qu'il avoit jetés  
dans ce jeune cœur , & lui faire boire  
à longs traits l'oubli de ses devoirs &  
de soi-même.



---

## CHAPITRE IV.

**I**L se rendit dans ces dispositions chez miss Clary. C'étoit une jeune veuve d'une fortune médiocre, d'une figure ordinaire, mais qui joignoit à beaucoup d'esprit, un grand crédit, & un goût plus vif encore pour les plaisirs. Sa maison étoit le rendez-vous des personnes qui avoient de l'ambition; d'autres y étoient attirés par l'éclat de ses assemblées, & la jeunesse accouroit y contribuer. Les beaux esprits, les savants, tenoient à honneur d'y être admis: en un mot, on y voyoit ce qu'il y avoit à Cambridge de plus considérable, de plus charmant & de plus éclairé. Morson étoit occupé de trop de pensées contraires, pour partager en liberté la

joie d'un si beau cercle. Il se contrain-  
gnoit en vain. Je ne fais quoi de triste  
perçoit dans ses regards & dans ses  
manieres; il se trouvoit toujours avec  
les personnes d'un caractère plus tran-  
quille. On l'en badina par des gestes &  
des signes qui lui faisoient compren-  
dre qu'il n'étoit pas à sa place. Les  
combats qu'il éprouvoit ne lui per-  
mettoient pas d'en changer. Brocsham  
jeune Irlandois, que l'étude avoit at-  
tiré à Cambridge, & qui s'y étoit fi-  
xé par goût pour cette ville; homme  
que la vivacité de son esprit, un ver-  
nis de philosophie, des hardiesses  
contre le Gouvernement, un carac-  
tere souple & se prêtant à tout, des  
mœurs graves ou voluptueuses selon  
les occurrences, faisoient aimer &  
craindre quelquefois, & presque tou-  
jours rechercher; Brocsham, dis-je,  
fut chargé, par une des plus jolies



femmes de l'assemblées d'aller reprocher à Morfon son éloignement pour la gaieté & la plus aimable portion de la compagnie. Les dames, lui dit-il à demi-voix, en le tirant un peu à l'écart, se plaignent que vous les négligez pour vous entretenir de politique & d'autres miseres semblables. Je suis chargé de vous dire que ce que vous pouvez y gagner, n'est pas comparable à ce qu'elles y perdent : j'ai défendu votre cause en vrai ami ; mais, en rassurant l'esprit, je n'ai point satisfait le cœur que vous seul pouvez remplir... Cette querelle seroit aussi obligeante que les termes en sont flatteurs, si ces dames ne s'amusoient pas à mes dépens ; & le choix qu'elles ont fait de vous dans ce badinage, prouve uniquement l'estime qu'elles ont pour vous.... Laissons les compliments. Vous avez quelques



chagrins. Je desire depuis longtems que vous me regardiez comme votre ami. Vous m'en avez inspiré les sentimens dès le premier moment que je vous ai vu. Nous avons besoin tous tant que nous sommes , d'un homme sûr , & qui s'intéresse vivement à nous , pour verser dans son sein les événemens tristes ou heureux dont cette vie est mêlée. Souvent il ne faut que communiquer ses peines pour en être foulagé. Souvent l'amitié y trouve des remedes qui échappent à une âme affaîssée. Je vous promets , de mon côté , la confiance la plus intime , & je n'ai rien de plus à cœur que de mériter la vôtre. Je ne passe communément que pour un homme de plaisir ; & , en cette seule qualité , ayant vécu plus que vous dans le monde , je puis vous donner quelques lumieres qui vous manquent. Mais j'ai

des objets plus importants que la vie dissipée , que je vous expliquerai quand je serai sûr de vous , comme vous de moi. Ce sera le fruit d'une liaison étroite que nous formerons, quand vous voudrez : en attendant , nos dames veulent vous avoir à leur tour , c'est sans plaisanterie.

En achevant ces derniers mots , ils revinrent ensemble au milieu du cercle. Voilà donc monsieur le Professeur , dit miss Clary ! il a assez raisonné , il vient rire parmi nous... C'est un petit cruel , reprend une autre , qui se laisse désirer..... Il nous traite comme ses écoliers , continue celle-là ; il ne nous sourit que quand nous avons fait notre devoir... Vous êtes injustes , poursuit celle ci ; je suis sûre , moi , que si ses écoliers vous ressembloient , il ne fronceroit jamais le sourcil ; le doux sourire ne quitteroit point ses

levres vermeilles : il ne se plaindroit que du peu de durée de ses leçons.

Morson répondit à ces plaisanteries avec autant d'esprit que de grace. Il eut l'art de tourner adroitement la conversation sur d'autres sujets , & de rendre une partie des traits qu'on lui avoient lancés. L'entretien fut des plus animés. On lia ensuite quelques parties de jeu. Morson fut invité à faire celle de la dame qui avoit parlé en sa faveur. C'étoit miss Gloriole , qui avoit joué la comédie à Londres , s'y étoit composé une fortune des libéralités combinées du peuple , des bourgeois & des grands ; avoit quitté le théâtre , parcequ'après son installation , le Lord Maire avoit manqué de lui rendre visite. Elle s'étoit fixée à Cambridge , où les personnes de la première qualité des deux sexes envoyôient régulièrement tous les ma-

tins lui présenter leurs hommages. Nous lisons même que la belle-mère d'un ancien ambassadeur prescrivait à sa fille de ne point manquer à ces déférences, comme un puissant moyen de conserver sa bienveillance. Quoi qu'il en soit de cette anecdote vraie ou fautive, le jeune Morson sentit le danger de voir de trop près une coquette qui possédait tous les secrets de la galanterie. S'il s'occupait de son jeu, une agacerie lui présentait un autre objet. S'il levait les yeux sur son adversaire, un regard plein de douceur portait un doux poison jusqu'au fond de son âme. Détournoit-il sa vue, un mouvement étudié lui laissait entrevoir des charmes que, sûre de leur impression, on lui déroboit aussitôt par un geste contraire. Paroissoit-il distrait, rêveur, on le rappelait à lui par un air de dépit; trou-

blé, on lui supposoit un intérêt plus vif pour un objet absent que pour sa compagne de jeu ; on le désespéroit par des questions sur la figure , l'âge & les sentiments de cette Belle. Sa figure est charmante , répondit-il vivement ; son âge , le printemps de la vie ; & ses sentiments , cruels : c'est du moins ce que je dois en augurer par la malice avec laquelle elle se joue de moi en ce moment.... Mais , Morfon ! replique miss Gloriotte d'un ton plus bas , une autre prendroit cela pour une déclaration précise ; pour moi , je ne le regarde que comme une honnêteté toute simple.... Vous en jugeriez autrement , sans le dessein que vous avez de m'accabler. C'est vous qui m'inspirez un intérêt plus vif que le jeu , qui causez les fautes que j'y fais en portant le trouble dans mon esprit & dans mon

cœur.... Moi ! sérieusement ! Cette conquête me flatte on ne peut davantage.... Que ne puis-je vous toucher de même ! .... Déjà des reproches ? voyons si je les mérite. Vous m'aimez , dites-vous , n'est-ce pas ? ... Ah ! c'est trop peu , je vous suis dévoué sans réserve.... Combien y a-t il que nous nous connoissons ? ..... Environ un mois ; & je voudrois vous avoir connue toute ma vie.... Vous avez donc mis un mois à m'aimer ? Quand il vous faudroit aussi un mois pour m'inspirer les mêmes sentiments , auriez-vous lieu de vous en plaindre ? ... Si vous ne fixiez que ce terme à mon bonheur , dès à présent je serois le plus heureux des mortels. N'exigez-vous que ce délai ? .... Vous allez bien vite , Morfon. Nos cœurs ne sont point à qui nous voulons : ils ne nous consultent point pour se donner. La



premiere fois que vous m'avez vûe ; vous ne saviez point si le vôtre pencheroit pour moi. Il y auroit de l'injustice, de votre part, à prétendre que je fusse plus sûre de moi, que vous ne l'avez été de vous-même. Ce dont je puis vous répondre, c'est que je fais grand cas de vos lumieres, & que j'ai une estime sincere pour votre personne. Prendrai-je des sentiments plus tendres ? je l'ignore : nous verrons. Achévons notre partie. Elle ne sera jamais finie pour l'heure du souper ; marquons ce que nous aurions pu faire de tours depuis que nous parlons....

Morfon voulut repliquer. Gloriole lui fit comprendre qu'une conversation de l'espece de la leur ne devoit point être tenue au milieu de tant de monde ; & que la prudence exigeoit qu'elle fût renvoyée à un tems plus



favorable. Le Professeur se soumit à regret. Le jeu fut continué avec plus de distraction encore. Réduit au langage des yeux, Morfon étoit au désespoir de partager ses regards entre d'insipides cartes, & l'actrice. Celle-ci feignoit quelquefois du dépit; quelquefois, une douce langueur, un mot encourageant, sembloient annoncer une rendre pitié. Enfin elle n'oublia rien de ce qui contribuoit à faire sentir le pouvoir de ses charmes, ces nuances de satisfaction qu'une Belle éprouve à régner sur les cœurs, & ces retours de modestie, plus capables d'appesantir les chaînes que d'engager à les briser.

Toutes les parties étant finies, miss Clary demanda, selon sa coutume, quels étoient ceux qui acceptoient son souper. Morfon s'en excusa. Etoit-il besoin, dit miss Gloriole,

de le demander à M. le Professeur ? Ne savez-vous pas qu'il se croiroit déshonoré, s'il soupoit en bonne compagnie hors de chez lui ? Ne savez vous pas qu'il se reproche déjà le tems qu'il a passé avec nous , sans M. son pere ? Cette plaisanterie ironique humilia , piqua le jeune Morfon. Madame se trompe , repliqua-t-il un peu déconcerté. Je ne me reproche que le tems perdu ; & je ne puis le perdre ni ici , ni auprès de mon pere. Les mêmes raisons qui m'engagent à vivre avec ce sage vieillard , je les ai quelquefois de donner la préférence aux assemblées qui le méritent autant que celle-ci. Je suis fils respectueux , sans cesser d'être ami complaisant. Les devoirs que m'imposent ces deux titres , dont je fais gloire , me guident tour à tour ; avec cette différence que , quand je suis

auprès de mon pere, je suis libre d'être ailleurs; & que, dans un cercle qui réunit tant de beautés, je rougirois de jouir d'une égale liberté. Pour vous le prouver, miss Clary, j'aurai l'honneur de souper avec vous.

Les femmes s'écrierent unanimement que M. le Professeur étoit des plus galans. Miss Gloriole lui sut tout le gré possible d'un compliment général, mais qui ne s'adressoit qu'à elle en effet. Miss Clary avoit mis un haut prix à ses soupers, que nous appelons Picnics, dans le dessein d'en éloigner celles de ses connoissances qui ne lui avoient pas encore donné des preuves suffisantes de discrétion. Morson étoit dans ce dernier cas. Elle fut un peu embarrassée à son acceptation. Elle alloit prévenir les autres convives de se tenir un peu sur leur garde, quand miss Gloriole adressa

ainsi la parole à Morfon : Les soupers, Monsieur, que nous faisons ici sont plus pour l'esprit que pour le corps. Vous savez à combien de jolis propos la table donnoit lieu chez les Anciens. A leur exemple, nous nous permettons tous les bons mots qui se présentent. Si, vers la fin du repas, poussée par le vin de France, l'imagination s'égare ou va trop loin, nous ne nous formalisons pas de ce délire aimable : la table veut de l'indulgence & de la liberté. Vous conviendrez tout à l'heure qu'on mange ailleurs, & qu'on ne soupe qu'ici. Je ne crains pas que vous abusiez de la confiance que nous avons en vous.

En effet, les plaisanteries, les bons mots, sur toutes sortes de matieres, couloient de source. On étoit sur-tout inépuisable sur la galanterie. D'abord, on habilla l'épigramme d'une gaze

gaze légère. Ce voile s'éclaircit peu à peu. Morfon rougit de faillies si neuves pour lui. Mais ses sens, qui, tels qu'un voyageur altéré, devoient tout ce qui portoit l'empreinte du plaisir, écartèrent de son esprit les réflexions importunes; & dès lors il ne vit plus dans les convives, que les auteurs d'un badinage charmant. On tint table presque jusqu'au jour. Il eut encore une sorte de honte de se retirer si tard. Il se ressouvint que son pere pourroit être inquiet d'une absence nocturne, qui ne lui étoit pas ordinaire. Cette idée céda bientôt à celle des délices qu'il avoit goûtées. Les devoirs, la raison éleverent leur voix; les impressions de la volupté les firent taire. L'image de Miss Gloriot fut toujours présente à son esprit. L'ironie qu'elle lui avoit décochée avant le souper, lui prouvoit

qu'il ne lui étoit pas indifférent; Etoit-ce manège ou véritable intérêt ? Une fille de théâtre étoit plus capable de l'un que de l'autre. Cette réflexion l'accabloit. Une fille de théâtre ! Lui convenoit-il de vivre avec elle ? quelle opinion auroit-on de lui ? de l'épouser ? Les comédiens ne sont pas avilis en Angleterre comme ailleurs , mais ils sont comédiens partout. Les aventures de Miss Gloriole sont connues. Son alliance détruiroit les vues qu'il avoit sur le Parlement , le priveroit du fruit de tous les travaux de son pere , & de la sagesse dans laquelle il avoit atteint le bel âge.

Telles furent les réflexions qui l'agiterent le reste de la nuit & une partie de la matinée. Il passa chez le Docteur dès qu'il fut levé , & lui dit qu'il étoit au désespoir qu'une partie de campagne , dans laquelle il avoit été

Engagé malgré lui , eût donné au pere le plus tendre quelque sujet d'inquiétude. Le vieillard sourit. Amusez-vous , reprit-il , mon fils , j'en serai ravi : je desire seulement que vous choisissiez bien vos compagnies , que vous m'informiez où vous serez , & que vous vous ressouveniez qu'un Professeur , qu'un Membre de la Société de Londres , doit être moins dissipé qu'un homme du monde. Le fils protesta qu'il se comporteroit toujours selon que ces qualités , & sur tout celle de fils , exigeroient de lui. Son pere l'embrassa la larme à l'œil. Le jeune Morson étoit combattu par le remords , par le desir d'accomplir ses promesses , par le cri de son cœur , & par le goût des plaisirs. On vint le tirer de cette situation cruelle , en lui annonçant la visite du Chevalier Brocsham. Le pere Morson fut consterné à ce nom : il



connoissoit le Chevalier pour l'homme le plus intrigant & le plus adonné aux plaisirs. Ah ! mon fils , s'écria-t-il en le voyant sortir , quelle connoissance avez-vous faite ?

---

## CHAPITRE V.

**E**N vérité , Morson , lui dit Brocshamen l'abordant , j'ai pensé à vous toute la nuit comme à une maîtresse. Il me tardoit de vous revoir. Avez-vous soupé chez Miss Clary ? Sa table est délicieuse par la gaieté qui y regne. Le Professeur hésite à répondre à cette question ; la rougeur lui monte au visage. Comment ! mon ami , vous rougissez ! Est-ce de vous être amusé ? La vie n'est-elle pas assez mêlée de traverses , n'est-elle pas assez

courte, pour ne pas se refuser aux agréments dont elle est avare. Je hais la licence, le débordement des passions. A cela près, je saisis le plaisir quand il se présente ; j'en jouis avec modération, comme la sagesse nous le prescrit :

*Namque voluptates commendat rarior usus.*

Voilà pourquoi je n'ai pas soupé hier avec vous. Non seulement Epicure veut qu'on se livre au plaisir avec retenue, mais encore qu'on sache le varier. J'ai passé chez Lady Armore, où la scène n'est pas la même que chez Miss Clary, & n'est guere moins agréable. A propos ! comment trouvez-vous la petite Actrice Gloriotte ? Je lui ai donné quelques soins : elle est encore passable ; mais on ne peut pas toujours rester dans le même endroit..... Que vous êtes heureux ! .....

Qui vous empêche de l'être ? ..... Le monde , mon état , mes devoirs , un pere , sa réputation..... Bagatelles ! Avez-vous le tems de faire un tour de promenade ? je me flatte de lever tous vos scrupules. Morfon s'habilla à la hâte ; & ils sortirent de la ville , pour converser plus librement. Nous vivons pour nous , reprit Brocsham quand ils furent entrés dans un chemin qui conduisoit à un petit bois. Nous ne devons reconnoître d'autres maîtres que les bienfécances & les loix civiles. Je ne vous parle point de celles de la Religion , un galant homme les trouve écrites au fond de son cœur ; & il fait discerner ce qui nous vient de Dieu , & s'y soumettre. Quant à l'opinion des hommes , que vous voulez vous ménager : voilà une regle sure : Vous jouissez d'une certaine considération , acquise par votre

père & par vous-même ; il a fallu des soins, j'en conviens, pour en venir là : mais quand on s'est une fois fait un nom dans la société, plus indulgente qu'on ne pense, elle pardonne des goûts nécessaires dans tel âge & dans telle circonstance. Convaincue qu'elle n'a de droits que sur une partie de notre existence, elle nous abandonne l'autre ; elle voit avec joie même, que lui ayant sacrifié un période de la vie, nous employons les autres pour nous : nous avons rempli nos obligations de citoyen, elle se plaît à nous voir vivre en homme. Après avoir contribué à la félicité publique, il ne nous reste plus qu'à nous occuper de notre propre bonheur ; & , quoi que nous fassions pour atteindre celui-ci, l'autre nous sert d'excuse & nous justifie.

Ainsi donc un homme qui a donné

Civ

ses premières années au bien de la société, peut, sans encourir ses reproches, regarder les jours dont il a encore à jouir, comme un bien qui lui appartient, & dont il ne doit disposer que pour son avantage personnel. Vous avez donc tort de craindre que le public vous accuse de vous livrer à vos plaisirs, puisque vous en avez acquis le droit, en consacrant votre jeunesse à son utilité.

Morson l'écoutoit avec avidité. Les réflexions de son ami, soutenues par le langage de ses sens, l'enchantotent, l'enivroient. Brocsham continua ainsi. Votre état est grave, d'accord. Mais vous êtes chargé d'éclairer l'esprit & non de former le cœur. Les mathématiques que vous enseignez exigent que vos écoliers soient des hommes faits, & déjà soumis aux passions. Quelles que soient

leurs mœurs, vous couronnez leurs progrès dans une science sublime. Ce sont donc ces progrès que vous vous proposez seuls? Que demande-t-on de vous pour remplir les vues du Gouvernement? de la capacité. Soyez d'ailleurs dissipé, petit-maître, homme à bonne fortune, dissipateur, vicieux même, ce qu'on ne verra jamais, vous n'en serez pas moins digne de votre place. Elle ne desire en vous que de la science & de la méthode, comme vous ne desirez dans vos élèves que de l'aptitude & de l'application. Votre premier devoir est d'être heureux; c'est le vœu de la nature: tous ceux qui s'y opposent sont injustes & tyranniques.

Vous connoissez trop les rapports des loix civiles avec les loix naturelles. Ces rapports sont encore vos guides dans la conduite que vous avez à

tenir avec monsieur votre pere. Aimez-le , respectez-le , parceque vous lui devez beaucoup. Mais il ne vous a pas donné la vie pour que vous lui en sacrifiiez tous les instants. S'il a pensé à produire un homme , il a dû penser que cet homme auroit ses intérêts différents des siens ; que son existence lui seroit à charge , s'il n'en jouissoit pas pour lui-même ; que non seulement vous êtes obligé à vous conserver , mais encore à vous maintenir dans la situation la plus avantageuse. Comme celle-ci consiste indubitablement dans le charme des plaisirs , il en résulte que vous êtes astreint à vous les procurer , sous peine de vous opposer aux desseins de la Providence. Voilà , mon cher Morfon , selon la philosophie la plus raisonnable , la maniere d'accorder l'amour des proches avec l'amour de



soi. Ce dernier précède tout dans l'ordre naturel. Il est du devoir du sage d'en rapprocher , autant qu'il est en lui, le système social. S'il se permet quelques légers sacrifices à celui-ci , que sa personne en soit au moins l'objet indirect. Un fils qui s'enterre pour son pere , dépouille la Société des droits qu'elle a sur son commerce , y laisse un vuide difficile à remplir , & la dispense de le regarder comme un de ses membres.

Au contraire , un enfant qui se livre aux amusements de cette Société , sans perdre de vue ce qu'il doit à ses parents , fait les délices de l'une comme la consolation des autres. C'est un abus , que de croire qu'un pere qui pense , ne soit pas flatté que son fils remplisse dans la bonne compagnie un rôle dont son âge le rend incapable.

Quant à la réputation, vous en avez encore une fausse idée. Les honneurs qu'ont mérité nos peres, sont une portion de leur héritage. Quand celui-ci est riche, il dispense les enfants du travail; il leur suffit de jouir. Il en est de même de l'estime. Plus ils en ont acquis, plus leur postérité est autorisée à vivre dans un noble repos. C'est outrager leur mémoire, que d'agir comme s'ils n'avoient pas assez fait pour nous. C'est offenser la Société, que d'imaginer que sa reconnaissance meurt avec ses bienfaiteurs. Si ces derniers vivent dans leurs enfants, leurs services subsistent autant que leur nom & leur image; & la reconnaissance de leurs compatriotes doit s'étendre jusques sur eux. Suivant ce principe, la réputation de nos peres n'est point un fardeau, comme un préjugé ridicule ose l'in-

nuer. C'est un privilège qui nous affranchit des loix communes, qui nous soutient de lui-même dans une sphere élevée, où les Illustateurs de notre sang nous ont portés, pour y recevoir à côté d'eux les hommages du Genre humain, comme des devoirs qu'ils lui ont rendu indispensables.

S'il falloit que les enfants d'un grand homme recommençassent à travailler, comme s'il n'avoit rien fait, les belles ames seroient découragées. Elles dédaigneroient des efforts qui n'auroient qu'une récompense momentanée. La gloire, ce puissant aiguillon, bornée à un court espace tel que la vie humaine, ne les échaufferoit plus de son enthousiasme. Puisque les miens, diroit-on, ne jouiront pas du fruit de mes veilles, je resterai enseveli dans un doux repos, ou je ne m'applique-

rai qu'à chercher des avantages que je pourrai leur transmettre. Jugez quel engourdissement un pareil système produiroit dans tous les ordres d'un Etat. Les grands Capitaines, les Ministres habiles, les Savants, les Artistes célèbres, travaillent donc à illustrer leur nom autant qu'eux-mêmes. Leurs héritiers feroient donc des ingrats de n'oser pas se prévaloir de leurs lumieres ou de leurs belles actions ?

Je dis plus. Si ces héritiers s'obstinent à marcher sur les traces de leurs peres, ils ne montrent qu'une ambition blamable..... Qu'osez-vous avancer ? Quoi ! on feroit reprehensible de suivre les beaux exemples de ses parents ? ... Me citeriez-vous plusieurs fils de grands hommes qui le soient devenus eux-mêmes ? .... Il en est bien peu..... Voici comme je raisonne d'a-

près cette expérience. La Nature est une mere tendre, qui n'a de prédilection pour aucun de ses enfants. Elle ne peut prodiguer constamment ses dons les plus rares à une même famille, sans être marâtre envers les autres. Trop sage pour connoître une telle injustice, elle distribue ses faveurs avec équité. Ce qu'elle a fait aujourd'hui pour un individu, demain elle le fera pour un autre : ainsi de suite. Il est si vrai que telle est sa maniere de procéder, qu'il n'y a point de famille, même dans les cabannes des bergers, qui n'ait produit ou ne produise un grand homme, si l'on cherchoit à le connoître & à l'employer. Vous voyez donc qu'il ne dépend pas d'un enfant d'être aussi grand homme que son pere; & qu'inutilement il s'efforceroit de le suivre dans les carrieres de la gloire. Je vais vous prouver pour-

quoi il pêche en affectant d'être son émule. Si la vertu, la science & l'héroïsme étoient héréditaires, chaque famille en auroit sa portion, ou ces graces feroient concentrées dans un petit nombre de familles. Dans le premier cas, devenues trop communes, elles perdroient à la fois de leur prix & de leur utilité. Nos voyageurs nous apprennent que certains peuples du Nouveau Monde estiment plus nos moindres productions que l'or & les diamants qu'ils foulent aux pieds, sans presque en faire aucun usage. Vous connoissez la fable des grenouilles, qui demanderent un nouveau Roi à Jupiter, parce qu'il leur en avoit donné un bon.

Dans le second cas, la Nature feroit injuste envers ses enfants, dont elle combleroit les uns d'avantages, tandis qu'elle laisseroit les autres

dans un dénuement extrême. Je vous ai prouvé qu'elle en usoit tout autrement. Or, pour suivre dignement ses vues, n'est-il pas manifeste qu'il faut que le fils d'un grand homme, assez illustré par son pere, abandonne la carrière à d'autres, pour y moissonner des lauriers à leur tour ? N'est-il pas évident qu'un tel fils, par une ambition démesurée, priveroit son semblable des moyens d'acquérir une gloire qui lui manque, pour en surcharger en quelque sorte un concurrent qui n'en a pas besoin ? N'est-ce pas comme si la Grece n'avoit admis à ses jeux célèbres que ceux qui y avoient déjà été couronnés ? N'est-ce pas un larcin que l'ambitieux, dont je vous parle, fait au reste des hommes ? Ce larcin n'est-il pas odieux & punissable ? Je fais que des moralistes atrabilaires & que des ames pa-



resseuses, qui aiment mieux abandonner la lice que de prendre la peine de s'y distinguer ; je fais, dis-je, qu'on entend les uns & les autres crier sans cesse qu'il est honteux aux enfants des grands hommes de s'endormir, à l'ombre des lauriers de leurs peres, dans un lâche repos ; qu'ils déshonorent leur mémoire fautive d'empressement à les imiter ; que leur nom est un flambeau importun, qui ne leur montre les actions héroïques des auteurs de leurs jours, que pour les convaincre qu'ils en sont incapables. Ces enfants laissent crier, sans accuser la Nature qui leur a refusé des qualités dont le souvenir seul leur suffit ; & vivent dans les plaisirs, sous les aîles de la gloire qui est attachée à leur nom.

Je crois, cher Professeur, avoir suffisamment détruit les raisons que

vous vous opposiez à vous-même pour vous abstenir des plaisirs, qui seuls mettent quelque prix à la vie. Ainsi, plus de scrupules, plus de vaines terreurs. Le bel âge est celui de la gaieté, des impressions vives, du délire même. La vieillesse s'affaïble sur elle-même, languit dans l'inaction ou l'impuissance d'agir. Qu'elle digere, réfléchisse & dorme en paix, c'est tout ce qu'elle a droit d'attendre de nous. Serions-nous bien flattés de nous voir réduits à cette végétation, sans avoir joui des doux moments qui la précèdent? Pour moi, Morfon, c'est au milieu d'un essaim de jeux & de ris que je l'attends. Le plaisir aura ma jeunesse : j'arriverai, sans m'en appercevoir, à la caducité. Le souvenir des délices que j'aurai goûtées m'en rendra le poids plus supportable. Inutile à moi-même, je

quitterai la vie sans regrets. Quand on a sù vivre, on voit la mort d'un œil stoïque.

Ici le Chevalier fit une pause, pour examiner l'effet de ses sophismes caprieux. Les moindres couleurs qui justifient nos penchans, sont des démonstrations pour nous. Morson, étonné d'une profondeur de raisonnemens dont il ne croyoit pas Brocsham capable, en avoit de lui une idée plus avantageuse, applaudissoit à tous ses arguments, & se félicitoit qu'un homme si instruit dans la morale, voulût bien être son ami. Il le remercia des principes lumineux dont il venoit de lui donner la connoissance; le pria de lui servir de guide, & d'achever de déraciner de son cœur d'antiques préjugés, dont il avouoit qu'il étoit honteux à un Philosophe d'être imbu. Oui, répondit le Chevalier, je vous

délivrerai de ces maximes puériles dont on nourrit notre enfance, que nous adoptons sur la foi de personnes intéressées, & qui répugnent à notre bien être dans la pratique & dans l'âge fait pour raisonner. Ravi de la docilité de Morson, il résolut de ne point le quitter de la journée, & d'appuyer ses préceptes d'épicurianisme, sur la volupté elle-même. Où dînerons nous aujourd'hui, continuait-il?... Je ne fais; où vous voudrez.... Allons chez la Gloriole... Nous recevra-t-elle?... Trop heureuse; j'aimerois bien qu'elle hésitât: j'ai mes entrées libres; & quand j'y mène un homme comme vous, on doit me fêter.

Ils reprirent le chemin de la Ville: Morson demanda à Brocsham, quels étoient ces objets importants dont il lui avoit dit qu'il occupoit ses loisirs. •

Je n'ai promis de vous en instruire ; que quand notre amitié seroit parfaitement cimentée. Je ne mets d'autre prix à ma confiance , que la certitude de vos sentiments. Les cœurs se développent dans les plaisirs , & le plaisir n'a pas toujours le but qu'on se propose. Mais dites-moi si vous aimeriez mieux quelque autre maison que celle de Gloriole ; ne vous gênez point , toutes me seront égales si nous nous amusons. . . Si je consulte mon repos , nous n'irons pas chez Gloriole : si je cède au penchant de mon cœur , il n'est personne qui me plaise plus qu'elle... L'aimeriez-vous?... Je l'adore... La rencontre est plaisante ! Depuis quand ? ... Depuis hier... Le fait-elle ? ... Oui... Et bien , vous concluerez aujourd'hui : comme cela n'est bon que pour un moment , il ne faut qu'un moment aussi pour décider une pa-

teille affaire ; je ne vous y nuirai pas.

---

## CHAPITRE VI.

**I**LS rentrent dans la ville en se tenant sous le bras. L'air étourdi , évaporé de Brocsham humilia son ami. Il rougit , en passant devant les maisons où il étoit connu , & le conduisit par les rues les moins fréquentées. Dès qu'il apperçut celle où demouroit Gloriole , il sentit un faisissement inexprimable. Le Chevalier en rit de toute sa force. Vous allez faire l'écolier , mon ami , lui dit-il ; & il se remit à rire en gesticulant. Est-ce là le ton qu'il faut prendre avec une actrice ? Si vous jouez la passion avec elle , vous la verrez s'échaffauder sur

la pruderie. Attendez-vous à être vexé, berné, persiflé. Ces sortes de femmes veulent qu'on leur épargne le ridicule des aveux, & la peine d'une défense. On ne leur dit bien qu'on les aime, qu'en le leur prouvant. Brusquez l'attaque, & la place est à vous : investissez-la dans les règles, elle vous échappe.

En prononçant ces derniers mots, ils entrèrent chez Mifs Gloriole. Le domestique, qui les annonça, revint leur dire que Madame les prioit d'attendre un moment. L'auteur présume que sa toilette n'étoit pas encore assez avancée pour les y admettre. Quoi qu'il en soit, une demi-heure après, une femme de chambre les introduisit dans le cabinet de sa Maîtresse. Elle les reçut assez froidement, & avec un air de grandeur théâtrale qui glaça d'effroi M. le Professeur.

Le



Le Chevalier n'en fut pas déconcerté. A en juger par la fraîcheur de votre teint, Madame, vous avez passé une très bonne nuit.... Eh ! point du tout, reprit - elle d'un ton d'humeur , je n'ai pas reposé deux heures.... Si vous en aviez dormi trois, Vénus n'oseroit paroître à côté de vous.... Fadeur que cela. En vérité les hommes sont désagréables : il semble qu'ils ne puissent nous adresser que des insipidités. Je voudrois qu'ils eussent meilleure opinion de mon sexe.... On ne peut rien ajouter, Madame, à celle que nous en avons, & nous devons nos premiers éloges à des charmes qui nous causent de si douces impressions. . . . Vous donnerez à ces éloges le rang qu'il vous plaira ; mais quittez - les je vous prie , & parlons de choses plus intéressantes. Dînez-vous avec moi ? . . . . C'est le dessein de Morfon.

Moi je n'aurai point cet honneur-là....  
C'est, Madame, le Chevalier qui m'a  
inspiré cette hardiesse, en me pro-  
mettant de la partager, Je fais qu'il  
n'a pas pris d'autre arrangement....  
Brocsham est un papillon qui volti-  
ge, & qui n'a jamais d'objet fixe.  
S'il reste, à la bonne heure, sinon nous  
nous en passerons.... Je vous rejoin-  
drai si je puis cette après midi. Je me  
ressouviens que je me suis engagé chez  
Milord Carlil ; un ami qu'on laisse  
en tête à tête, nous le pardonne ai-  
sément : il sourit en remuant douce-  
ment la tête, & se retire.

Morfon en fut affligé. Le ton im-  
posant de l'Actrice, l'air de majesté  
avec lequel elle les avoit reçus & leur  
avoit parlé, lui présageoient plus  
d'ennui que d'agrémens dans ce tête-  
à-tête prétendu heureux. Quoiqu'il  
comprit l'intention de son ami, il le

regrettoit. Les repliques de Gloriole lui avoient inspiré tant de timidité, avoient tellement refroidi son cœur & son imagination, qu'il resta plusieurs minutes muet, immobile, & sans presque oser lever les yeux sur cette Reine de théâtre.

Cet embarras ne lui déplaisoit point. Elle connoissoit trop le Chevalier pour ne pas penser qu'il eût donné à son ami des leçons d'une galanterie cavaliere. Elle voyoit avec une satisfaction secrette, que Morson n'étoit pas assez tranquille pour les suivre; elle s'applaudissoit de l'air composé qu'elle avoit mis dans sa réception, & dans l'entretien; elle se promettoit bien d'user de la même méthode pour essayer du moins à l'engager à une liaison sérieuse. Y a-t-il long-tems, lui dit-elle pour le tirer de sa rêverie, que vous connoissez

Dij

Brocsham ? ... Non , Madame , & j'ai tout lieu de me le reprocher.... C'est un homme aimable ; pour être essentiel il n'a qu'à le vouloir. Le goût de la dissipation cache en lui un fond d'esprit , qui brille par intervalle. On est étonné de le voir allier tant de sagesse à tant de folie ; une véritable solidité , à l'étourderie , à une imagination légère & déréglée. Il a le don de plaire , de s'insinuer dans les cœurs , & de tout rendre vraisemblable. Quand il raisonne , on l'admire ; quand il plaïsante , il séduit. On le recherche parcequ'il amuse sans paroître y prétendre , sans jamais offenser ; & c'est encore ce qui surprend en lui. Il est rare qu'avec autant d'esprit , on ne soit pas un peu mordant... Ah ! Madame , ce n'est que depuis que je le connois , que je crois vivre. Dans une seule conversation , il m'a

plus éclairé que n'eût pu faire toute l'expérience du monde. Mais, Madame, s'il n'a pu que me montrer la route du bonheur, c'est à vous seule à m'y conduire.... A moi, Morson ? oubliez-vous que je ne suis qu'une Comédienne. Qu'un homme de votre état, qu'un Académicien doit porter ses vues plus haut.... Nos Milords s'abaissent-ils en vous offrant leurs vœux ? Le nom de votre amant est pour moi le plus beau de tous les titres.... Je suis résolue de ne plus le donner à personne. Je ne vous nierai point que sur le théâtre l'intrigue m'étoit une espece de nécessité d'état. Je n'ai quitté l'un que par dégoût pour l'autre. Je vis maintenant dans une société dont j'ai à cœur de mériter l'estime. J'ose dire que j'y réussis assez bien. Je dois répondre à la bienveillance dont le public m'honore, en ne

Brocsham ? ... Non , Madame , & j'ai tout lieu de me le reprocher.... C'est un homme aimable ; pour être essentiel il n'a qu'à le vouloir. Le goût de la dissipation cache en lui un fond d'esprit , qui brille par intervalle. On est étonné de le voir allier tant de sagesse à tant de folie ; une véritable solidité , à l'étourderie , à une imagination légère & déréglée. Il a le don de plaire , de s'insinuer dans les cœurs , & de tout rendre vraisemblable. Quand il raisonne , on l'admire ; quand il plaïsante , il séduit. On le recherche parcequ'il amuse sans paroître y prétendre , sans jamais offenser ; & c'est encore ce qui surprend en lui. Il est rare qu'avec autant d'esprit , on ne soit pas un peu mordant... Ah ! Madame , ce n'est que depuis que je le connois , que je crois vivre. Dans une seule conversation , il m'a

plus éclairé que n'eût pu faire toute l'expérience du monde. Mais, Madame, s'il n'a pu que me montrer la route du bonheur, c'est à vous seule à m'y conduire.... A moi, Morfon ? oubliez-vous que je ne suis qu'une Comédienne. Qu'un homme de votre état, qu'un Académicien doit porter ses vues plus haut.... Nos Milords s'abaissent-ils en vous offrant leurs vœux ? Le nom de votre amant est pour moi le plus beau de tous les titres.... Je suis résolue de ne plus le donner à personne. Je ne vous nierai point que sur le théâtre l'intrigue m'étoit une espece de nécessité d'état. Je n'ai quitté l'un que par dégoût pour l'autre. Je vis maintenant dans une société dont j'ai à cœur de mériter l'estime. J'ose dire que j'y réussis assez bien. Je dois répondre à la bienveillance dont le public m'honore, en ne



donnant mon cœur qu'avec ma main. Je fais avec qui il m'est permis de former cet engagement. Je ne veux humilier personne, & je ne souffrirois point qu'un homme comme vous, par exemple, s'abaisât jusqu'à moi. Je connois tout le prix de vos visites. Vous pourrez m'en honorer à telle heure convenable qu'il vous plaira. Cependant si votre passion pour moi est telle que vous me la peignites hier chez Mifs Clary, je crois qu'il feroit plus prudent que nous ne nous vissions point de quelque-tems ; l'absence m'effacera de votre esprit, & vous m'estimerez de vous avoir rendu à vous-même.

Ce discours anéantit l'infortuné Morfon. Son ami lui avoit parlé de Mifs Gloriole comme d'une conquête qu'il avoit faite en se jouant, qu'il n'avoit pas daigné conserver ; & il

désespéroit de la fléchir par des sentimens aussi tendres que sinceres. Son amour propre pouvoit-il être blessé plus sensiblement ? Une fille qui avoit rempli Londres du bruit de ses aventures amoureuses , demander le mariage ! Elle avoit raison de ne pas prétendre à des gens d'une certaine considération.

Ces réflexions ne furent que l'ouvrage d'un moment. Morfon loua ensuite la sage résolution de l'Actrice , se plaignit de l'avoir connue trop tard , demanda qu'il lui fût permis de continuer à lui vouer ses soins ; protesta qu'il préféreroit de l'aimer sans espérance , à faire usage d'un remede aussi cruel que celui qu'elle lui proposoit ; que la différence des états s'il y en avoit , étoit un obstacle facile à lever , & un bien foible sacri-

fice , en comparaison du bonheur de la posséder.

Sur ces entrefaites on avertit qu'on avoit servi. Morson prit la main de Gloriole , & la baïsa en la conduisant dans la salle à manger. Ce petit larcin excita entr'eux une querelle qui ne dura que jusqu'à ce qu'ils fussent assis. Le dîné fut assez gai. Quand Morson tomboit dans quelque rêverie , Miss Gloriole avoit l'art de l'en tirer par quelques propos flatteurs , par une fine agacerie , ou par un regard plein de douceur. Transporté de ces lueurs favorables , son amant avoit peine à contenir sa satisfaction ; il hasardoit des propos de tendresse ; tournoit ses sentiments en maximes ; défendoit celles - ci avec chaleur. Quand les objections manquoient sur les unes , ou qu'on étoit forcé d'ac-

corder l'évidence des autres ; tantôt on prenoit un air plus sérieux , tantôt on changeoit d'objet. Elle avoit rarement l'avantage dans ces disputes. Pour les terminer elle conta les aventures plaisantes de quelques Compagnes qui jouoient sur le théâtre de Drury-Lan de son tems. Elle amena par degrés l'histoire d'un Seigneur Anglois , qui ne dédaigna pas d'épouser une Actrice. Elle insinua finement que cette heureuse élève de Melpomène , quelqu'admirés & applaudis que fussent sa beauté & ses talents , avoit plus d'une rivale ; que le Milord n'étoit pas moins considéré à la Cour qu'à la Ville , qu'avant cette alliance ; que la nouvelle Milady étoit accueillie dans les plus brillantes assemblées ; que sa tendresse & sa fidélité inviolables envers son époux faisoient généralement envier

son sort , & qu'enfin cet époux lui-même publioit sans cesse que rien ne manquoit à son bonheur.

Cette histoire analysée dans toutes ses circonstances : vous le voyez , Madame , la beauté rapproche tous les hommes , vous en venez de citer un exemple que vous défendez qu'on imite.... Sans doute ; le préjugé contre les Comédiens est moins fort en Angleterre qu'ailleurs. Les grands s'allient avec nous : on a enterré à Westminster dans le tombeau des Rois une Actrice célèbre ; mais est-ce parce que les Anglois font plus de cas des Comédiens , que les nations qui les tiennent dans l'avilissement ? A vous parler sans prévention , je ne le crois pas. Nos Bretons se piquent de se singulariser : demain si les peuples voisins pensoient comme eux , vous les verriez embrasser les anciennes

opinions de ces peuples. Leur liberté est encore une chimere qui nous est favorable ; une nation libre rougiroit d'avoir un état vil chez elle ; c'est pour prouver la perfection de leur gouvernement, & combien il les eleve au-dessus des préjugés , qu'ils épousent sans scrupule des Comédiennes. Vous comprenez que c'est à l'abus de la liberté , & non à la liberté elle-même que nous en sommes redevables. Ils nous cachent un mépris qu'ils ne pourroient nous marquer sans reconnoître des liens. Ils s'abaissent jusqu'à nous par orgueil. Si nous osions en prendre occasion de nous élever jusqu'à eux , ils nous replongeroient dans la poussiere. Il nous importe donc de jouir modestement des avantages que nous présente leur vanité , de feindre d'ignorer leurs véritables dispositions à notre égard , de

ne pas trop nous fier aux apparences, de peur de révolter la fierté Angloise qui se tait moins pour notre intérêt que pour le sien.

Si ces réflexions sont justes comme elles me le paroissent, il est certain que plus nous aspirerons à des mariages au-dessus de nous, plus nous irriterons la nation, & que nous la forcerons enfin à nous remettre dans notre état naturel. Ai-je tort, maintenant, de ne pas permettre qu'on suive l'exemple du Milord dont nous venons de parler. J'avoue qu'il y a bien des Comédiens qui n'auroient pas la même délicatesse, le même zele pour la gloire du Corps; ils n'en sont que plus blâmables. Quand on a embrassé une profession, on en doit soutenir les intérêts aux dépens des siens propres.

Morsen étoit surpris que des per-



sonnestels que Brocsham & Gloriole, qui ne sembloient suivre que la simple nature, l'emportassent en sagacité sur des esprits studieux & appliqués. Confus de cette supériorité, plus encore que de la force des raisons de Gloriole, il fut embarrassé de lui répondre. Celle-ci le crut convaincu; elle en fut inquiétée. Elle n'avoit prétendu que faire valoir l'élévation de ses sentimens, & déterminer Morfon à la solliciter d'en rabattre. Son silence étoit une preuve de découragement, tandis qu'elle n'avoit voulu qu'irriter ses desirs. Elle chercha à réparer une faute involontaire. Dans l'absence de ses gens qui avoient servi le dessert, elle prit un ton plus gai. Son amant s'enhardit, on le laissa se livrer plus librement à ses faillies, & pendant quelque tems il lui parut que la pente au plaisir.

trionphoit à son tour dans le cœur de l'Actrice , des scrupules & de la raison. Il connoissoit peu les femmes. Quand Gloriole crut avoir assez fait pour effacer les impressions de ses raisonnemens , elle reprit le ton composé , feignit une migraine , & marqua assez clairement qu'elle désiroit être seule. Le Professeur , frappé de ces inconséquences , désespéré du peu de succès de sa démarche , étoit lui-même dans une situation violente ; il profita de la circonstance & se retira. Un coup d'œil mêlé de tendresse & de langueur assaisonna les adieux de Gloriole , & elle eut soin de dire qu'elle ne sortiroit pas de tout le jour.

Occupé de son amour , de son plan de plaisirs , des réflexions qui s'y opposoient encore sourdement , malgré les allégations de Brocsham ; il erre dans la ville sans dessein & sans pro-

jet pour le reste de l'après dîné. Son pere lui revient à l'esprit, il se rappelle qu'il lui a promis de l'instruire quand il ne dîneroit ou ne souperoit point avec lui ; il ne fait ce qu'il est devenu. Dans ce premier moment il se reproche sa négligence, & en a quelque remord. Puis, dit-il en lui-même, il faudra donc que mon pere connoisse toutes mes démarches ? c'est trop exiger aussi. Il est ridicule qu'un homme de mon âge n'ait pas la liberté de faire un pas sans l'aveu de son pere. Rien de si permis en effet que de s'affranchir d'une contrainte si dure.... Quand je rentrerai, que dirai-je à mon pere ? .... Qu'il a vécu dans son tems, & que vous vivez dans le vôtre, lui répondit quelqu'un derriere lui. Il se retourne & apperçoit Brocsham. J'allois vous rejoindre chez l'Actrice quand je vous ai ren-

contré. Je vous suis depuis un instant , continue-t-il , vous étiez plongé dans de trop sérieuses réflexions pour que j'osasse les troubler. Vous avez prononcé assez haut ce *que dirai-je à mon pere ?* je l'ai entendu , & je me suis déterminé à y répondre. Quand on sort de dîner tête-à-tête avec une jolie femme qu'on aime , je ne conçois pas qu'on puisse être occupé d'autre chose , que d'une si heureuse aventure ; sur-tout quand cette femme n'est pas des plus cruelles.... Des plus cruelles ? Je vous jure que Gloriole l'est autant qu'il est possible de l'être.... Vous plaisantez , ou vous jouez la discrétion. Ce procédé est délicat.... Je ne plaisante point. Cette femme est une tigresse inabordable. Elle m'a désespéré par des alternatives d'affabilité & de hauteur , de gaieté & de sérieux , par ses con-

traditions & ses inconséquences perpétuelles. L'ennui me gagnoit, j'attendois votre retour avec une vive impatience. Heureusement elle m'a parlé de migraine, & j'ai saisi ce prétexte pour la laisser seule.... Je vous l'avois bien dit, que si vous faisiez le Céladon, vous seriez mal reçu. Les femmes ne tracassent que les vrais amants ; l'homme à bonne fortune, volage, infidelle, & connu pour tel, en est recherché, parcequ'elles sont flattées de l'arrêter un instant. Elles envient un hommage passager qu'elles n'ont pas le tems de refuser ; assurées des soins d'un cœur bien épris, elles combattent d'autant plus avec lui, qu'elles se font moins défendues avec l'autre ; cette sorte de compensation justifie leur foiblesse. Au reste foyez certain que Gloriole ne vous tiendra pas long-tems ri-

gueur ! .... Est-ce qu'elle ne prétend pas se marier ? ... Avec quinze cents livres sterling de rente , on a droit d'avoir cette fantaisie-là. Avec qui.... Je ne fais. Mais par considération pour le Corps des Comédiens elle ne veut point prendre un mari dans une famille honnête.... Elle vous l'a dit.... Positivement , & elle a appuyé cette délicatesse , des plus beaux raisonnements du monde. Selon elle les Comédiennes se perdroient si elles s'avoient de suivre l'exemple de cette camarade qui a épousé un de nos Milords... Voilà un ridicule complet, Pensez-vous qu'elle voulût être crue sur sa parole ? ... Espéreroit-elle que je l'épousasse ? ... Pourquoi non ? ... Ce seroit une folie.... Folie si vous voulez ; quinze cents livres sterling ? .... Et sa conduite passée.... J'en conviens ; cependant nous ne rou-

gissons point d'occuper une maison où d'autres ont demeuré avant nous ; tout dépend du point de vue. Un homme d'une certaine façon est disposé d'envisager les choses comme le vulgaire. Mon ami ceci vous regarde ; c'est à vous à prendre votre parti. Que ferons-nous ce soir ? Le Ministre Warton tient assemblée aujourd'hui : tout y est tranquille , décent ; cela conviendra assez à la disposition d'esprit où vous êtes. Vous rêverez librement : il est bon quelquefois de s'amuser peu ; le plaisir qu'on goûte ensuite paroît plus piquant.

Morson se laissa conduire , resta chez le Ministre fort tard , moins par l'agrément qu'il y trouva , que pour reculer le moment de retourner auprès d'un pere en allarmes , & de la part de qui il méritoit de justes reproches.



---

---

CHAPITRE VII.

DÈS que le domestique qui l'attendoit l'apperçut il s'écria : ah ! Monsieur , quelle inquiétude vous nous donnez ! votre pere & votre sœur ne font que pleurer , se désespérer depuis que vous êtes parti..... Pourquoi pleurer ? ne puis-je être un jour dehors ? tant d'intérêt me gêne. Je suis dans un âge à n'avoir plus besoin de Mentor.... Monsieur le Docteur m'a recommandé de vous prier d'entrer dans sa chambre , à quelqu'heure que vous rentriez.... Dites-lui que je lui souhaite un sommeil tranquille ; que j'ai été à la campagne à pié ; que je suis fatigué , & que j'aurai l'honneur de le voir à son réveil.

Le domestique réitère ses instances : il monte chez lui sans l'écouter. Le valet court annoncer à son maître le retour de son fils , & la réponse qu'il a faite quand il l'a pressé de passer chez lui. L'infortuné Docteur , qui prévoyoit tous les excès du dérèglement où est prêt à s'engager un enfant qui se refuse aux tendres embrassemens de son pere , pousse un profond soupir , & verse un torrent de larmes. Miss Morson qui étoit auprès de son lit jette des cris lamentables. Tu le vois , lui dit son pere un moment après , tu le vois , ma fille ; ton frere s'ennuie d'être la consolation de ma vieillesse ; il préfere les conseils d'un jeune voluptueux , perdu de débauche & de réputation , à la tendresse de son pere , à l'estime des honnêtes gens. Que de chagrins il me prépare !

Mis Morfon fond en larmes ; & pénétrée de douleur elle passe chez le Professeur. Est-il possible , mon frere , lui dit-elle , que vous ayez si peu de pitié d'un pere qui vous aime si tendrement ? Si vous aviez été témoin de la désolation où vous l'avez plongé aujourd'hui , vous le plaindriez , vous rougiriez de honte. Est-ce vous , mon frere , qui mettiez votre bonheur dans les caresses d'un pere qui ne respire que pour nous ; qui , attentif à adoucir les maux attachés à la vieillesse , craigniez de faire la moindre démarche qui lui déplût ? Est-ce vous qui sourd à ses douces invitations , insensible à ses larmes , bravant ses vives inquiétudes , lui enfoncez à chaque instant un poignard dans le sein ! Il pleurt , ce malheureux Pere , de ne vous avoir point vu d'un jour entier. Les justes

crainces qu'il a que votre conduite ne vous deshonore ainsi que nous , ne ralentissent point sa tendresse. Plus vous fuyez ses embrassements , plus il desire de vous les prodiguer.

Absorbé , l'œil errant , & n'osant se fixer sur sa sœur , Morson l'écouta dans cette sorte d'abattement produit par la force des remords mêlés à la violence des passions. Après un court silence , mon pere & vous , reprit-il avec un ton de dépit , vous vous plaisez à exagerer mes torts , à empoisonner mes actions , pour donner un prétexte apparent à vos plaintes. De quoi suis-je coupable en effet ? J'ai été me promener au château de Milord Wil ; la compagnie y étoit brillante & nombreuse ; je n'ai pu me dispenser d'y souper. En allant & en revenant j'ai voulu faire le chemin à pié. J'arrive fatigué , je demande à me repo-

fer ; c'est un crime , qu'on ne me pardonne point. Il est bien cruel que parcequ'on a un pere , on ne puisse pas se délasser quand on en a besoin. Je l'aime , j'ai pour lui tous les sentimens d'estime & de vénération que je fais qu'il mérite. Je me repentirois amèrement de troubler la paix de ses jours ; mais de son côté qu'il soit raisonnable ; qu'il m'accorde une honnête liberté : il seroit injuste de me refuser celle de jouir des douceurs de la société. Les plaisirs m'appellent ; ils sont de mon âge. Je regarderois comme un tyran & non comme un pere , celui qui voudroit m'en priver ? Quelques fussent ses cris , ses droits ne prévaudroient jamais dans mon cœur sur les miens. Nos peres ont vécu pour eux avant de nous avoir ; ils ne peuvent nous empêcher de vivre pour nous , tant que nous  
ne

ne ferons pas Peres de Famille comme eux : je n'ai point d'autre dessein. S'il me permet de faire ce qu'il a fait lui-même , il n'aura pas lieu de se plaindre de moi. S'il s'obstine à trop exiger , je serai forcé de me contenter du suffrage des gens sensés , & de suivre des penchans que la nature, qui nous les donne, justifie. Retournez auprès de mon pere , priez-le d'agréer mes excuses ; assurez-le que mes sentimens pour lui ne changeront jamais , & que je suis désolé qu'une lassitude extrême l'autorise à les soupçonner , & que j'espere que les preuves que je ne cesserai de lui réitérer de leur sincérité , l'en convaincront enfin.

Miss Morfon, perdant tout espoir de le déterminer à descendre , revint auprès de son pere , & plaida si éloquemment la cause de son frere , que

E

ce vieillard attendri jusqu'aux larmes , & craignant que son fils ne fût plus incommodé qu'on ne le lui disoit , se leva & passa lui-même dans sa chambre. Il se précipite sur son fils qui s'étoit couché , le serre dans ses bras , l'examine d'un œil inquiet , le presse de lui déclarer s'il n'a pas besoin de quelques secours. Mon cher fils , ajoute-il , pardonne à ton pere. Ma tendresse allarmée sans fondement t'a prêté une indifférence pour moi dont tu n'es pas capable. Une absence d'un jour entier m'a causé des inquiétudes qui m'ont aveuglé sur tes sentimens. J'en ai eu des soupçons qui ont augmenté ton mal. Ah ! mon fils ! comment expierai-je cette faute ? je ne puis t'aimer davantage. Oublie une injustice dont ton pere se repent , & qui n'a sa source que dans une extrême affec-



tion. Hélas ! mon enfant , si tu m'é-  
rois moins cher , désirerois-je de te  
l'être autant que je le desire ? Mon  
plus grand plaisir est de vous aimer ,  
est-il étonnant que je souhaite que  
vous m'aimiez de même ? Je connois  
les dangers de certaines sociétés , le  
poison que de faux amis insinuent  
dans les ames pures & inexpérimen-  
tées ; est-il étonnant que j'apprehende  
qu'ils me dérobent , ce que j'ai de  
plus cher au monde , votre amitié  
& vos mœurs ? Ces amis perfides  
rendent le joug des devoirs pésant ,  
en excitant les passions , en flattant  
les sens , en séduisant l'esprit par  
leurs sophismes trompeurs. Défiez-  
vous , mes enfants , de ces raison-  
neurs captieux , qui couvrent le crime  
de fleurs , pour nous porter à par-  
tager leurs déreglements ; pour com-  
battre le remors avec plus de suc-

cès, par l'aveu d'une multitude de complices.

Pendant ce discours, Miss Morson, assise auprès du vieillard, l'écoutoit avec une sorte de confusion, dont elle ne pouvoit démêler la cause. A la peinture touchante que son pere avoit faite de son amitié pour son frere & pour elle, sa bouche s'étoit collée sur une de ses mains, qu'elle avoit mouillée de larmes. Un regard, plein de feu, avoit été le prix de ce transport. A peine le vieillard avoit fini son exhortation sur les tristes effets d'une liaison hasardée, & des couleurs dont la débauche se sert pour entraîner dans le vice, qu'elle se jette aux genoux du Docteur, & s'écrie : ô pere vertueux ! qui n'aimeroit la sagesse, quand le sentiment lui prête encore ses charmes ? Un doux saisissement

l'empêcha d'en dire davantage. Son frere s'élance sur le vieillard , & oppressé de soupirs , de sanglots , & de ce trouble qui suit une conduite peu réguliere , il ne put que le serrer dans ses bras , & répandre quelques larmes.

M. Morson , ravi du succès si consolant de sa démarche , n'étoit pas moins ému. Quand ils furent un peu revenus de cette ivresse , mes chers enfants , continua le pere , allons nous reposer : nos cœurs , satisfaits l'un de l'autre , ont besoin de jouir , dans les bras du sommeil , de cette douce paix que leur inspire la certitude de s'aimer réciproquement. Quelle satisfaction pour moi ! jamais le sommeil n'aura eu tant de charmes. Quel oreiller que le contentement du cœur ! Il implora toutes les bénédictions du Ciel sur son fils

& sur sa fille , prit le bras de celle-ci , la conduisit dans sa chambre , & rentra dans la sienne , où nous le laisserons pour revenir dans celle du Professeur.

Que sa situation étoit différente de celle de son pere ! déchiré de remors , couvert de honte , entraîné par ses passions révoltées , le devoir lui offroit des charmes purs , mais peu connus. Le vice , d'un air riant & plein de douceur , entouré des jeux folâtres , lui étaloit des délices qui embrâsoient ses sens , & que la foule poursuivoit avec ardeur. L'un , d'un maintien grave sans rudesse , à peine accompagné de quelques partisans , ceignoit leur front d'une couronne , que le temps n'osoit flétrir de son souffle destructeur. L'autre jettoit à ses favoris des fleurs qui se fanoient presque en

tombant , & dont l'odeur agréable se dissipoit en un moment. Il voyoit par intervalle , sur le visage de ses zélateurs abusés , une légère altération , qui sembloit causée par une pointe d'amertume. Les jeux s'empressoient d'effacer ces impressions , dont la durée causeroit une humiliante désertion dans leur Cour. Ce contraste occupa long-temps le jeune Morson : il regardoit le premier de ces rivaux , comme l'emblème de son pere , dont la reconnoissance & la vénération publique couronnoient à l'envi le zele patriotique & la pureté des mœurs. Dans ses partisans , il se voyoit lui-même , recevant le prix de ses attentions , de ses prévenances , de sa soumission passées. Dans cette heureuse époque, s'écrioit-il en gémissant , mes jours couloient sans inquiétude , sans con-

fusion & sans trouble : je jouissois , dans la paix de la conscience , d'une félicité sans mélange : non-seulement je trouvois , dans l'accomplissement de mes devoirs , une satisfaction inaltérable , mais je faisois même le bonheur de tout ce qui m'appartient.

Brocsham lui sembloit l'image du vice : aimable , attrayant , il promettoit beaucoup , & tenoit peu. Quelques douceurs , suivies de longs repentirs , l'irritation des sens , & l'impossibilité de les satisfaire ; l'attente du plaisir , & le désespoir de le voir échapper , un vuide affreux au milieu d'une vie active & dissipée ; voilà ce que j'éprouve depuis que je le fréquente. La tendresse paternelle , le bonheur domestique , le repos de mes jours , la considération publique , les honneurs qu'un homme sage , qu'un bon citoyen a droit



d'attendre ; voilà donc ce que je sacrifie à des chimères , à des illusions , à des erreurs honteuses. O mon pere ! que de tendresse ! c'est moi qui vous offense , & vous vous repentez de m'en avoir marqué votre chagrin ; vous me recevez dans vos bras , quand je dois être à vos genoux ; quand je dois les mouiller de larmes , c'est vous qui en répandez : cette bonté , cette douceur m'enchantent , & m'accablent à la fois.

Telles étoient les réflexions qui se croisoient dans son ame pour la déchirer. La situation de sa sœur n'étoit guère plus tranquille : ce qu'il lui avoit dit , quand elle l'avoit pressé de descendre chez leur pere , avoit fait des impressions profondes sur son esprit. Ces maximes : nos droits l'emportent sur ceux de nos peres : on vit pour soi avant d'être



pere de famille : la nature nous donne nos penchans & les justifie ; ces maximes , dis-je , revenoient sans cesse à son imagination. Le nom du plaisir frappoit son ame pour la premiere fois ; il lui caufoit les plus doux frémissemens. Semblable à une rosée délicieuse qui tombe sur une rose naissante , il épanouissoit son cœur , & le pénétoit d'une chaleur inconnue : elle sentoit dans ses facultés un ressort , une activité nouvelle : une voix secrette lui annonçoit je ne fais quel besoin : ses sens , engourdis jusqu'alors , étoient dans une émotion qui l'étonnoit. Dans cette espece de crise , que la nature sembloit attendre en silence , pour jouir de ses derniers développemens , Miss Morson desiroit & ne le favoit pas ; cherchoit , dans une nuit profonde , les objets de

ses desirs , & ignoroit ce qu'ils pouvoient être. Cette situation lui pe-soit , & elle y trouvoit des douceurs. Il en résultoit un commencement de dégoût pour la retraite où elle vivoit : en fixant les yeux sur ses occupations , elles lui parurent gênantes , ennuyeuses : elle se demandoit ce que c'étoit que ces penchans qu'il étoit si doux de suivre : ces charmes de la société , que son frere désiroit avec tant d'ardeur. Elle n'avoit eu jusqu'alors de penchans que pour la vertu & ses devoirs. Ce n'étoit pas dans sa pratique que son frere se plaignoit d'être contraint : s'il en étoit d'autres , n'étoient-ils affectés qu'au seul sexe dont elle n'étoit pas ? s'ils étoient communs aux deux sexes , pourquoi ne les lui faisoit-on pas connoître ? vouloit-on la priver d'une portion de l'existence

humaine ? Elle avoit été avec son père dans des assemblées choisies : excepté quelques compliments que la politesse inspire , elle n'y avoit rien trouvé de si désirable : ces assemblées étoient-elles différentes dans l'absence de son père ? les hommes y jouissoient-ils de plus d'agréments que les femmes ? d'où leur viendrait ce privilège ? Ces teintes de lumières, ces obscurités , le changement manifeste qu'elle éprouvoit dans sa personne & dans ses goûts , lui causèrent un embarras qui écarta , presque toute la nuit , le sommeil de ses paupières.

Revenu de ces premiers transports, où nous l'avons laissé quand il rentra chez lui , son père se rappella que le Professeur avoit manqué à plusieurs promesses , de ne point s'écarter de la voie de la sagesse , &

que quand il en auroit sincèrement pris la résolution , il ne lui feroit pas possible de l'exécuter , tant qu'il auroit un Brocsham pour ami. Cette idée empoisonna l'heureux instant qu'il venoit de passer. Il chercha long-temps les moyens de dégouter son fils d'une liaison si pernicieuse : le plus sûr de tous ceux qu'il imagina , lui parut celui de déterminer son fils à rompre avec un homme aussi décrié par ses mœurs. Son fils n'avoit pas encore contracté l'habitude du vice : il feroit facile de réveiller dans ce cœur séduit par de vaines apparences , les principes qu'il lui avoit inculqués dès sa tendre jeunesse. Il comptoit assez sur un reste d'amour pour la vertu & sur sa docilité , pour se flatter d'en obtenir cette rupture. Il choisit le lendemain pour la lui demander ; au

retour du Collège. Ce parti, cet espoir, lui donnerent quelque consolation, & il passa le reste de la nuit assez tranquillement. Les événements qui suivirent ne répondirent point à ses esperances.

---

## C H A P I T R E   V I I I .

**M**iss Morson se rendit auprès de lui, dès qu'elle fut qu'il étoit levé. Ses caresses eurent je ne fais quoi de contraint, dont elle seule s'aperçut : son pere attribua son air rêveur & abattu au peu de repos qu'elle avoit goûté, & la plaignit tendrement. Ses répliques se ressentirent de cet embarras, de ce mal-aise intérieur, dont elle desiroit si ardemment de connoître la cause. Le Professeur entra chez son pere, ayant

d'aller au Collège : une confusion, mêlée d'inquiétude, étoit peinte sur son visage. Le vieillard lui tend les bras, le serre contre son sein, & s'écrie : ah ! mon fils, vous allez apprendre à la jeunesse des vérités sublimes. Reviendrez-vous, au sortir de ces fonctions honorables, recueillir, dans la tendresse d'un pere, la récompense de votre zele & de votre application?... Oui, mon pere, je vous convaincrâi que je n'ai rien de plus précieux que vos suffrages. Le Docteur sourit, lui prit la main, & chacun se rendit où ses affaires l'appelloient.

Mifs Morson, hors de la présence de son pere, sentit une sorte de soulagement : un effet si subit l'étonna. Pourquoi, disoit-elle en elle-même, en sortant de la rêverie où il l'avoit jettée ; pourquoi la présence de

mon pere , qui me plaifoit tant autrefois , me devient-elle à charge ? est-ce la suite de ces réflexions qui m'ont si long-temps agitée cette nuit ? il y auroit donc dans ces réflexions , des objets dont il ne seroit pas permis de s'occuper. Le feu me monte au visage , une horreur secrète me saisit ; mon cœur est agité : une voix s'élève du fond de ma conscience ; elle m'effraie , & je n'entends pas ce qu'elle me dit. Ai-je commis quelque crime ? oui sans doute. D'où viendroît ce trouble , qui m'obsède depuis la fatale conversation que j'ai eue avec mon frere , cet embarras que j'ai éprouvé en abordant mon pere , la crainte que mes regards ne rencontraient les siens ; ne sont ce pas là des preuves de cette vérité terrible ?

Quelques larmes coulent de ses



yeux : elle reste un instant en silence, jette un regard autour d'elle, & pousse de profonds gémissements. Les voilà, s'écrie-t-elle après ce court recueillement, ces objets de douleur, de honte & de repentir ; ce sont ces douceurs de la vie, ces plaisirs que mon frere poursuit avec transport ; ces principes de liberté & d'indépendance qu'il prend pour règle de sa conduite, qui m'ont séduite, auxquels j'ai donné entrée dans mon cœur : telle est la source où j'ai terni la pureté de mon ame. Mon frere vante envain ce qu'il appelle penchans de la nature, ils sont criminels, ils affligent mon pere. A travers ses caresses, se dé mêle un fond de mécontentement, que tous ses efforts ne peuvent nous cacher. Si les actions de mon frere étoient sans reproche, si ces pen-

chants, qui lui paroissent si doux ; étoient honnêtes , en rougiroit-il lui-même , emploieroit-il tant de soins à les justifier à ses propres yeux & aux nôtres ? causeroient-ils tant de chagrins & d'allarmes à mon pere ? Tout cela me prouve que le Professeur est coupable , & que je ne le suis pas moins , d'avoir prêté l'oreille à ses trompeuses maximes : c'est cette faute qui depuis une heure du matin me rend si différente de moi-même.

Ses larmes recommencent de couler en abondance , & elle est encore un instant muette & immobile : puis, se jettant à genoux , & levant les mains au Ciel : mon Dieu, reprend-elle , pardonnez-moi un acquiescement à une morale dont je reconnois trop tard le danger : ayez pitié d'une triste créature , qu'une voix

inconnue , mais impérieuse , a portée au bord du précipice : éclairez mon esprit & mon cœur de votre grace divine : faites , je vous supplie , que je ne cesse point de vous offrir une ame pure , & d'être digne d'un pere qui garde fidelement vos préceptes : étendez vos bénédictions sur un frere qui court à sa perte , & dont le dérèglement fera mourir de douleur le plus respectable des vieillards.

Après cette fervente priere , elle sentit une douce consolation ranimer son ame abattue : la raison y reprit tout son empire ; sa voix douce & insinuante se fit entendre seule à son esprit : elle y retablit le calme & la tranquillité. Cette situation qu'elle avoit perdue , n'en eut que plus de charmes pour Miss Morson , & elle ne s'occupa plus que des moyens de

s'y affermir , en s'appliquant à ses devoirs avec zele , & sur-tout en rendant à son pere les soins & les services dont elle étoit capable.

Le vieillard attendoit impatiemment dans son cabinet l'heure de revoir son fils : il avoit recommandé de lui dire d'y passer , dès qu'il rentreroit. Reviendrait-il comme il le lui avoit promis ? s'il rencontroit Brocsham , ce perfide ami ne manqueroit pas de l'entraîner dans les sociétés de plaisir , & de lui faire oublier qu'un pere infortuné l'attend dans les gémissements & dans les allarmes. Ah ! que le sort des peres de famille est doux , quand leurs enfants suivent , avec constance , les principes d'une morale pure , d'une sage éducation ! qu'il est cruel au contraire , quand la force de l'exemple & les mauvais conseils rompent

la digne des passions , & ne leur en montrent que les charmes illusoires !

Monsieur Morfon n'avoit pas encore perdu tout espoir. Mais ne lui suffisoit-il pas d'avoir quelque raison de craindre, pour donner un légitime fondement à son impatience ? Enfin le Professeur arrive : on lui rend l'ordre de son pere ; il recule deux pas , & ne sait s'il obéira, ou s'il engagera le domestique à dire qu'il n'est pas revenu. Le dépit, la honte, l'effroi paroissent tout-à-coup dans ses mouvements, & dans des phrases qu'il commence & qu'il n'a pas la force d'achever : réfléchissant qu'il faudroit rentrer le soir , & qu'il ne différeroit que jusqu'à ce temps les rémontrances que l'on avoit sans doute dessein de lui faire ; il médite ses réponses , se

décide à en imposer par sa contenance & sa résolution ; & se rend auprès du vieillard.

Asseyez-vous , mon fils , lui dit-il dès qu'il fût entré : je pensois à vous ; & de qui pourrois-je m'occuper que de mes enfans ? Je n'ai rien de si cher que vous : je ne jouis plus que de cet unique bien dans ce monde , & le Ciel m'est témoin , si pendant ma jeunesse même , votre intérêt ne l'a pas emporté dans mon cœur , sur tout autre. C'est lui qui me rend supportables les infirmités qui m'attaquent par degré. C'est à vous , mes enfans , à prendre soin de mes vieux jours , comme j'ai pris soin de votre enfance. Ma vigilance a moins eu en vue , dans le cours de votre éducation , les perfections du corps , dont je me suis reposé sur la nature , que les lu-

mieres de l'esprit & les qualités du cœur. De même , mon fils , je vous recommande , moins cette enveloppe usée , que la caducité affoiblit tous les jours ; & qui est prête à rentrer dans le néant dont elle est sortie , que la paix de l'ame ; que cette heureuse tranquillité de l'esprit , dont la vivacité de vos sentimens & votre sagesse m'ont fait jouir jusqu'à présent. Je conviens , mon fils , que ces sentimens purs , cette sagesse vous coûteront des efforts pour les conserver. Dès que les passions font sentir leur pouvoir à de jeunes cœurs , la vertu est une lice , où l'on ne triomphe qu'en combattant avec courage : mais si vous avez à cœur mon repos , votre réputation & votre bonheur , vous regarderez ces combats comme peu de chose , en comparaison des avantages durables que



vous en retirerez. Je commencerai le tableau que je vais vous en tracer, par ce qui me regarde.

J'ai travaillé toute ma vie à éclairer mes compatriotes, & à assurer leur félicité sur des fondements solides : j'ai été assez heureux pour réussir quelquefois en l'un & en l'autre. Je reçois le prix de mes veilles, dans les témoignages d'estime, de reconnoissance & d'affection, dont vous voyez que je suis comblé sans cesse. A peine osé-je aller dans les rues, tant les acclamations du peuple sont devenues fréquentes & importunes. Cette maison d'une humble apparence, est respectée des passants : vous l'avez entendu nommer plus d'une fois, c'est vous, mon fils, qui me l'avez dit, le centre de l'abondance de la Province, l'azile du vrai patriote. Quoique nous soyons  
nés

nés dans la bourgeoisie, vous n'ignorez pas les preuves continuelles d'égards, de considération & d'amitié dont les Grands m'honnorent. Je ne suis pas assez vain pour me flatter que cette estime, de la part de tous les Ordres, me soit dûe : je fais qu'on paie par-là le désir que j'ai toujours montré d'être utile, plutôt que de grands services. Mais, que la bonne opinion qu'on a de moi soit méritée, ou non ; elle n'est pas moins générale. Quiconque oseroit l'attaquer, n'en feroit pas moins odieux à ce public prévenu. Je suppose, mon fils, & je vous conjure de ne prendre ceci que pour une simple hypothèse ; je suppose, dis-je, que vous vous comportiez de manière à démentir tout le bien qu'on m'attribue, à tort je vous le répète ; de quel œil vous envisage-

roient vos compatriotes ? que penseroient-ils d'un enfant qui s'attacheroit à déprimer dans leur esprit, un pere qu'ils portent dans leur cœur ? Plus vous lui appartiendriez de près, plus ils vous reprocheroient une conduite si contraire à la sienne. Ils vous fuïroient comme une ame dénaturée, qui déchireroit le sein qui lui a donné le jour, & qui s'acharneroit ensuite sur eux-mêmes, & leur feroit porter le poids de ses désordres. Méprisé, haï, proscrit par une société, dont vous seriez le corrupteur & l'opprobre, comment oseriez-vous paroître devant elle, soutenir ses regards insultants, & braver sa juste indignation ?

Ah ! mon pere, interrompit ici le Professeur, pourquoi m'affligez-vous par cette cruelle supposition ? me croiriez-vous capable de la chan-

ger en réalité ? Non, mon fils, à Dieu ne plaise. Mais laissez-moi poursuivre , & vous verrez mon dessein. Vous jugez bien que , dans la position où je ne vous mets que pour un instant , vous prétendriez en vain qu'une jeunesse bien réglée servît d'excuse à vos égarements , & qu'on oubliât ceux-ci en faveur de celle-là. C'est beaucoup sans doute d'avoir bien commencé , mais la couronne étoit au bout de la carrière : si vous voulez qu'on vous tienne compte de la vitesse avec laquelle vous en avez parcouru une partie , il faut devancer vos rivaux au but. Les applaudissements vous quitteroient dès que vous ralentiriez votre ardeur.

Voilà , mon fils , ce qui arrive à un jeune homme qui a souillé la gloire de ses premières années , en cédant à la fougue de ses passions. La

réputation qu'il s'étoit acquise , ou s'évanouit , ou s'élève contre lui-même. Plus on en avoit conçu d'espérances , plus il paroît inexcusable de n'avoir pas persévéré. On n'est point étonné qu'une plante , d'une constitution mal saine , périclisse ; on s'y attendoit : ce qui cause de véritables regrets , c'est qu'une fleur de belle apparence sèche , & tombe sans produire le fruit qu'elle promettoit.

N' imaginez pas , mon cher fils , que le mérite de vos parents , s'ils en ont ou s'ils en ont eu , vous soutienne dans l'esprit des hommes , plus que celui que vous avez fait briller un instant à leurs yeux. La renommée de vos proches , si vous ne vous en rendez pas digne , est à votre égard comme une jeunesse sage , si , dans l'âge mur , vous en effacez la gloire par des mœurs dépravées.

Vous n'avez de droits à votre patri-  
moine, que pour l'étendre, ou du  
moins que pour en faire un bon usa-  
ge. Le Public se plaint de ce qu'il est  
tombé en des mains qui le dissipent  
ou l'emploient mal. Il vous retire  
des sentiments qui en faisoient par-  
tie, parcequ'il ne vous les doit qu'au-  
tant que vous les méritez. Ce n'est  
que par bonté qu'il continue aux  
enfants les honneurs & la récompen-  
se qu'il avoit accordés aux servi-  
ces de leurs peres. Vous êtes dans  
l'obligation, mon fils, de faire vos  
efforts pour que son attachement ne  
se refroidisse pas, comme j'ai fait  
les miens pour le lui inspirer; si  
vous vous en dispensez, non seu-  
lement il se croira quitte envers  
vous, mais il vous regardera com-  
me un lâche qui a mieux aimé per-  
dre son cœur, que de veiller à ses

intérêts , & que de s'occuper de ses avantages.

Dans ces dispositions de vos compatriotes à votre égard , ne vous flattez pas de jouir du bonheur. Vous ferez libre de vous livrer à l'impétuosité de vos sens , mais toutes les maisons vous seront fermées : le monde , pour qui vous avez tout sacrifié , vous évitera ; les peres de famille n'inspireront à leurs enfans que de l'horreur pour vous , ils ne vous nommeront que comme un objet de haine & de scandale ; ils vous montreront comme le vice personifié , qui viole les loix les plus sacrées , pour immoler des victimes à ses infâmes desirs. Chez vous , éprouvant un vuide affreux & des remords cuisants ; dehors , ne rencontrant que les marques du mépris & de l'exécration ; poursuivi le jour , la nuit ,



en tout lieux , par la méfesteime de vous même , quelle douceur pourriez-vous goûter dans un état si déplorable ?

Je quitte un tableau si douloureux , pour vous rendre une pleine justice. Vous avez , mon fils , un caractère doux & honnête ; votre cœur est nourri des solides principes de la vertu ; vos sentiments sont généreux , tendres & désintéressés ; vous aimez votre Dieu , votre patrie , vos parents & vos devoirs. Mais , hélas ! que faut-il pour séduire une âme si franche , un si beau naturel ? Ma qualité de pere , ma tendresse pour vous , ne me permettent pas de vous le dissimuler plus longtems. Un mauvais choix suffit pour changer cet homme plein de candeur & d'innocence , que la vertu regardoit comme son défenseur , qu'un pere nommoit avec

ravissement l'héritier de son nom & la consolation de sa vieillesse, pour le changer, dis-je, en un vil athlète de débauche, en un être à qui le dernier des hommes rougiroit d'avoir donné le jour. Oui, mon enfant, tels sont les dangers qu'une liaison déshonorante me fait appréhender pour vous. Vous comprenez que je parle de Brocsham. Il vous tend des pièges, il abuse de la droiture de votre cœur & de votre peu d'expérience, pour vous y précipiter. Les passions sont si crédules ! Vous êtes dans l'âge où elles causent les plus grands ravages, où le besoin d'aimer nous égare. Mon cher fils, donnez-moi votre confiance : si vous avez fait un choix, il n'est rien que je ne sacrifie pour vous rendre heureux ; si vous ne l'avez pas encore fait, cherchez, dans la ville & dans

les environs , une personne fortable ; & vous me verrez mettre tout en œuvre pour vous l'obtenir. Il est des plaisirs touchants dans une union fondée sur la vertu & sur une estime réciproque. Pour un voluptueux , il n'est que dégoûts , ennuis & remords au milieu du crime. N'en doutez point : le tableau que je vous ai tracé de ses désordres , & de leurs suites funestes , est votre portrait , si vous persistez à voir Brocsham. Nous avons beaucoup d'amis , tous ceux qui vous ont apperçu avec lui & qui me sont venus visiter dans ma retraite , m'en ont marqué leur surprise & leur douleur. Déjà , mon fils , leur voix s'élève contre vous. Vous inspirez encore de la pitié , mais c'est dans l'espoir que vous reconnoîtrez votre erreur. Si toute ma tendresse , mes conseils , & vingt-cinq ans de sagesse ne vous rappel-

lent pas à vous-même, vous êtes perdu dans l'opinion de vos compatriotes. Le fils d'un Citoyen utile, d'un homme chéri & considéré fera l'opprobre de sa Province.....

L'idée que vous avez, mon pere, de mon ami, ne s'accorde pas avec celle que tous les honnêtes gens de la ville & des environs ont de lui. Il est reçu, accueilli, fêté dans ce qu'il y a ici de bonnes maisons. Il a des connoissances en politique, en morale, qui vous surprendroient; son esprit est léger, agréable, & jamais mordant : si vous le connoissiez mieux, mon pere, vous en penseriez plus avantageusement.... Ce sont ces talents même qui vous séduisent, & rendent son commerce plus dangereux. Il est reçu, accueilli partout ? Les cercles, mon fils, sont composés de gens de plaisir, & de

personnes graves & estimables : vous connoissez les uns & les autres. Ces égards qu'on lui marque viennent-ils des derniers ? Ceux-ci sont-ils empressés à l'inviter aux assemblées qu'ils donnent chez eux, à le rechercher ailleurs, à lier l'entretien avec lui ? voyez-vous leurs enfants se mettre de ses parties, & avoir aucune familiarité avec lui ? Son esprit vous plaît, parcequ'il flatte vos penchans ; il plaît à d'autres, parcequ'il est conforme à leur maniere de penser & d'agir. Mais c'est la saine portion des hommes qu'il faut consulter sur les qualités de nos amis : si vous vous contentez des suffrages des autres, le libertinage a plus de partisans que la vertu, & par conséquent celle-ci vous paroîtra la moins appuyée. J'en conclus, mon cher enfant, que les entrées que votre ami

a dans de bonnes maisons où on ne le reçoit que par habitude & par égard pour son rang & pour la foiblesse de ceux qui y viennent, son esprit, ses connoissances, ne justifient point sa conduite, n'empêchent point qu'il ne soit décrié, & que les dons qu'il a reçus de la Nature rendent au contraire sa personne infiniment plus à craindre, par les tournures agréables qu'il a l'art de donner aux choses les moins permises.

Ainsi, mon fils, si vous avez quelque amitié pour un pere qui ne respire que pour vous, si vous prenez quelque intérêt à mon repos, si vous avez à cœur de fournir glorieusement la carrière que la Nature vous promet, de couler des jours marqués par les témoignages publics de dévouement & d'admiration, enfin, de suivre un exemple qu'il n'a pas

dépendu de moi de rendre plus beau ; vous ne me refuserez pas la grâce que je vais vous demander.

A moi, mon pere ? reprit le Professeur après avoir rêvé un instant. Expliquez - vous. Je suis prêt à ..... Il s'agit de me promettre avec serment de ne plus voir le Chevalier Brocsham, de fuir toutes les maisons où il va. & toutes les occasions de le rencontrer. Il reste un moment sans répondre. Interdit, abbattu, oseroit-il se priver d'un homme qui lui étoit devenu nécessaire ? désoberoit-il à un pere dont il auroit à essuyer les perpétuelles clameurs ? Il prend le parti de tout promettre. Le Docteur l'embrasse. Je vous dispense, ajoura-t-il, de faire aucun serment. Je compte trop sur vos sentimens, pour craindre que vous les perdiez de vue, dans une circon-



rance si importante. Le fils réitéra ses protestations. Le pere lui en marqua sa joie par de nouveaux embrassements & par les plus tendres épanchements de son cœur. Sur ces entrefaites, le Chevalier Brocsham entra dans le cabinet.

---

## CHAPITRE IX.

**I**L avoit suivi le domestique qui venoit l'annoncer. Qu'on juge de l'étonnement du pere à la vue d'un homme dont, à l'heure même, il défendoit le commerce à son fils. Il le reçut très froidement, & daigna à peine le regarder. Cet air de mépris l'humilia. Il fut sur le point de se retirer, mais il se remit. J'avoue, Monsieur, dit-il en s'adressant au

Docteur, que le desir de vous connoître m'a fait entrer ici avec trop de précipitation. J'ai su que monsieur votre fils étoit avec vous, & que l'amitié qui nous lie rendroit ma vivacité plus excusable. Oui, Monsieur, continua-t-il sans lui donner le tems de répondre, c'est ce desir d'approcher un homme comme vous, autant que les qualités personnelles de M. le Professeur, qui m'a inspiré l'empressement que j'ai marqué de me lier avec lui, & la hardiesse que vous avez à me reprocher. Je n'ignorois pas que la Renommée, qui me peint comme un Cavalier uniquement adonné au plaisir, ne m'eût nui dans votre esprit; je devois me résoudre à recevoir un refus en me présentant à votre porte, ou à pénétrer brusquement jusqu'à vous. L'occasion m'a favorisé dans

ce dernier parti. Ce n'est point comme un homme que la simple curiosité guide, que je paroïs à vos yeux ; c'est comme un enfant dégoûté d'un genre de vie dont il abjure les erreurs, qui vous demande des conseils qui le portent à vous imiter, qui vous prie avec larmes de les lui accorder. J'ose vous demander encore une grace, qui n'est qu'une suite de la première, & sans laquelle je tremble qu'elle ne soit sans effet. C'est, Monsieur, que vous me permettiez de me nourrir de vos exemples ainsi que de vos sages leçons. Votre bouche me découvrira les routes de la vertu ; vos actions m'y conduiront, en fortifieront le goût dans mon cœur. Je connois votre zèle pour vos compatriotes ; il ne peut vous être indifférent qu'ils soient vertueux ou corrompus. Vous n'aurez jamais à

vous reprocher d'avoir négligé de former un bon citoyen. Rendez-moi à la Patrie : j'implore de vous ce rare service pour elle & pour moi. C'est ainsi , Monsieur , que les anciens Philosophes employoient les loirs de leur vieillesse à élever des hommes pour l'Etat. Alcibiade , comme moi , passa sa jeunesse dans les voluptés , Socrate en fit un grand Capitaine , qui soutint la gloire d'Athènes & étendit ses conquêtes. Daignez donc être mon Socrate , respectable Vieillard , vous , dont les lumieres & les vues patriotiques surpassent celles du Philosophe Grec. Je n'atteindrai pas sans doute à la réputation de son Eleve , mais j'ose vous promettre que je ferai des efforts pour servir mon Pays , qui ne seront pas infructueux.

Un discours si inattendu pénétra

le Professeur de joie. Il étoit ravi que son ami cherchât à mériter l'estime de son pere, & lui prouvât qu'il n'étoit pas indigne de sa propre amitié. Le Vieillard, étourdi d'une impolitesse colorée de motifs si inespérés, si louables, de cette ingénuité, de cette franchise avec lesquelles Brocsham avouoit ses égarements, des heureuses dispositions où il étoit de les réparer, de cette douceur qui assaisontoit ses demandes & ses vives instances; d'un autre côté, flatté des impressions que le bruit de sa sagesse avoit faites sur ce jeune débauché, de la confiance singulière qu'il lui marquoit, & de l'honneur qu'il acquerroit en effet s'il parvenoit à le ramener à des mœurs pures & aux devoirs de Citoyen; le Vieillard, dis-je, après toutes ces considérations, relâcha de

sa sévérité, & répondit au Chevalier qu'il étoit enchanté de la sage résolution où il paroissoit être de vivre en galant homme; qu'il l'invitoit à y persévérer; que, pour lui, il étoit d'un âge à ne plus desirer qu'une retraite paisible, qu'il s'en falloit bien qu'il se crût en état de répondre à la confiance dont il l'honoroit; que le bien qu'il avoit fait & qu'il s'appliquoit de faire encore étoit fort au-dessous de la haute idée qu'il en avoit; qu'il connoissoit mille personnes dans Cambridge d'une vertu & d'un mérite vraiment éminents: C'est à ces grands personnages qu'il faut s'adresser, Monsieur, pour vous soutenir dans un si beau projet. Venez me voir quelquefois, je serai charmé de pouvoir vous être utile; mais je vous prie de considérer que trop d'assiduités interromproient des

exercices dont un Vieillard sur le bord de sa fosse doit s'occuper uniquement.

Le Chevalier alloit répliquer ; quand on vint avertir que le dîner étoit servi. Son fils, que cette réponse ne satisfaisoit guere , étoit inquiet de savoir si son pere inviteroit son ami à rester à dîner : il hésita à faire cette invitation jusqu'à ce qu'ils fussent à la porte de la sale à manger. Alors le Vieillard lui proposa de dîner avec eux. Le Chevalier ne fit que les difficultés qu'il falloit , pour s'assurer s'il ne déplairoit pas en acceptant. On le pressa , le Professeur joignit ses instances à celles du Docteur , en ne paroissant parler qu'en son nom ; & le Chevalier les accompagna à table. Il s'y comporta avec une décence , des égards & un respect qui intéresse-



rent le Vieillard, & lui donnerent les plus douces espérances de sa conversion. Il étoit étonné qu'un Epicurien, accoutumé au langage des passions, imitât si exactement celui de l'honnêteté & de la modestie. Brocsham n'adressa à Miss Morson que de ces galanteries fines & sans fadeurs qui semblent dictées par la persuasion ; il n'eut pour elle que de ces attentions de politesse, que de ces complaisances naturelles & d'usage parmi les honnêtes gens.

Le Vieillard fit tomber à dessein la conversation sur les matieres les plus graves : le Chevalier en raisonna avec un sens droit, une solidité, une aisance, qu'il ne pouvoit s'empêcher d'admirer. On lui fit tour à tour des questions embarrassantes sur la morale, la politique, la législation, l'histoire, la littérature, &

même sur la religion. Il en donna des solutions aussi neuves que concluan-tes, les réflexions les plus profondes ne sembloient lui rien coûter. Une éloquence douce & vive, un raisonnement juste, de la précision dans l'esprit, de l'ordre dans les idées, cet art de les présenter dans celui qui leur est le plus avantageux; on eût dit que tout lui étoit familier. Le Vieillard s'égaya, fit verser du vin François, & donna l'exemple de la joie, en avançant lui-même quelques propos plaisants. Le Chevalier, dans son centre, fut inépuisable sur ce chapitre : mais il eut l'art de si bien envelopper ses idées, que la vertu la plus austere n'y trouva que de quoi rire; rien d'équivoque, de satyrique, n'en ternissoit l'éclat. A chaque faillie qui lui échappoit, le Professeur Morson regardoit son pere,

& il voyoit sur son visage cette satisfaction douce qui brille pour ainsi dire de l'aveu de l'âme. Le pere se défiant de lui-même, & craignant d'être aveuglé par une trop agréable illusion, cherchoit dans les yeux de sa fille si la pudeur approuvoit ces plaisanteries. Cette aimable fille partageoit sans la moindre répugnance la gaieté que le Chevalier presque seul ranimoit à tous instants.

Deux heures s'écoulerent rapidement à table. La variété des objets qui s'y étoient traités avoit fait du dîner du Docteur le plus agréable repas. Il ne songeoit pas à en interrompre l'agrément, quand son fils entendit sonner l'heure qui l'appelloit au Collège. On se leva, & il partit. Le Chevalier resta encore avec son pere & sa sœur quelques

instants , & réitéra au premier les prieres qu'il lui avoit faites. Le Vieillard sourit. Enchanté de ses vastes connoissances , & de la décence de ses propos , il ne lui cacha point les impressions qu'il avoit faites sur son cœur. Monsieur le Chevalier , ajouta-t-il , ce seroit dommage que vous manquassiez de Mentor : Je vous invite toujours à en choisir un plus digne que moi ; mais quels que soient mes conseils , vous promettez d'en faire un trop bon usage pour que je vous les refuse.

Brocsham comprenant qu'on lui accordoit , sous le voile de la modestie , à peu près ce qu'il demandoit , n'insista pas davantage , fit au Docteur les plus vifs remercîments de sa complaisance , de solennelles protestations de tirer de son instruction & de son exemple le plus de fruit qu'il

qu'il lui seroit possible; & craignant, lui dit il, que cette premiere visite ne fût jugée trop longue, il prit congé de lui & de Miss Morson.

---

## CHAPITRE X.

**Q**UE ce jeune homme a de talents! dit le Vieillard à sa fille quand il fut parti. C'est un prodige de savoir & d'éloquence. Qu'il plaise agréablement! As-tu vu avec quel art & quelle retenue il manie le badinage? Il possède tout, hors les mœurs. Il est bien malheureux qu'une si belle jeunesse se soit consumée en erreurs, en désordres, en folles délices: si elle eût saisi les sages principes dans lesquels il est facile de juger qu'elle a été élevée, quel trésor pour la Pa-

trie ! Il n'est point d'emploi qu'il n'eût occupé avec succès , avec gloire. A son âge , il auroit devancé en réputation les plus grands hommes du mien. Pourquoi faut-il que des dons si rares rendent leurs premiers hommages à la Volupté ? pourquoi faut-il que la Société en soit privée dans le tems que , dans leur plus grande vigueur , ils lui auroient rendu des services essentiels ? N'est-il pas singulier que ce soit cette Société elle-même qui ait détourné cette source abondante ? Oui , ma fille , c'est elle qui s'oppose à la bonne volonté des jeunes gens nés pour la servir. Elle adule leurs talents , & souvent les étouffe par des éloges trop peu ménagés. On en a vu recueillir , pour des essais informes , des récompenses refusées à des chef-d'œuvres multipliés. Le Public , extrême en tout ,

va trop loin ou pas assez : c'est peu, d'arrêter des progrès nécessaires dans la jeunesse, il excite des passions qui ne leur font pas moins funestes, & lui fournit les moyens de s'y arrêter sans réserve. L'accueil, les caresses qu'elle reçoit dans le monde, en le lui faisant aimer, lui inspirent du dégoût pour l'application, pour la vie retirée où elle se perfectionneroit, pour ses devoirs dont l'accomplissement la rend vraiment digne d'éloges, pour les liens les plus sacrés, cette source féconde d'une volupté pure & toujours renaissante. Il est étonnant combien cette conduite inconsidérée de la part de la Société, a perdu d'enfants de la plus grande espérance. En la voyant agir si contradictoirement à ses intérêts, on seroit tenté de lui dire : Vous vous plaignez que la jeunesse donne dans



les excès , & c'est vous qui l'y conduisez par la main. Vous gémissiez de ce que les sentimens d'humanité, d'honneur & de patriotisme que vous lui avez inspirés s'effacent de son cœur , & vous lui prêtez des instrumens qui ne peuvent produire que cet effet ; vous exigez , en un mot , qu'elle s'intéresse à vous , & vous ne lui faites aimer qu'elle-même & les plaisirs.

Tels sont les reproches que le monde, même le plus choisi, s'attire. Aussi les enfans qui s'égarent sont-ils en quelque sorte plus excusables que lui. Ils ne se jettent dans le précipice que parce qu'il les y mene. Une autre contradiction qui n'est pas moins frappante, c'est que, quand la jeunesse s'est livrée à des penchans qu'il a fait éclore & qu'il a favorisés, il lui prodigue les plaintes amères, la haine, le mé-

pris & l'infamie. Voilà, ma fille, voilà cette Société dont nous brigions l'estime, pour le service de laquelle nous sacrifions notre vie. Elle veut que nous soyons vertueux, nous sollicite au dérèglement, & nous punit d'avoir cédé à ses séductions.

Que d'écueils! que d'extrémités à éviter, ma chere enfant, dans ce tourbillon d'inconséquences! La sagesse, la paix de la conscience, l'estime de soi-même, sont les seuls guides qui nous éclairent sur ces dangers. Fuyez ce monde comme l'auteur d'une toute dépravation. D'un autre côté, regardez-le comme un juge sévère, n'agissez que pour mériter d'en être applaudie, que comme s'il étoit témoin de toutes vos actions. Il est sensible aux preuves de vertus qu'une belle ame lui donne, il les

paie des sentiments les plus flatteurs ; & c'est encore en lui un sujet d'étonnement dont j'oubliois de vous parler. Il admire, il récompense le bien, même en portant au mal. Avec ces précautions, ma chere enfant, vous ferez les délices d'une société quelquefois bizarre, mais souvent juste, vous coulerez des jours sans reproches & pleins de douceurs, & vous ferez le soutien & la consolation de ma vieillesse.

Après une instruction si sage, & zelle que le Vieillard en faisoit fréquemment à ses enfants, Miss Morfon lui baïsa la main, & lui demanda, si, en méritant sa tendresse elle obtiendrait l'estime publique. Il sourit, l'embrassa, & repassa dans son cabinet. Ses leçons occuperent quelques instants sa fille. Elle avoit peine à concevoir ce mélange d'inconfé-

quences & d'équité que son pere impu-  
toit au monde. Récompenser la  
vertu qu'il s'appliquoit à corrompre ;  
punir rigoureusement les vices qu'il  
se plaisoit à rendre dominants ; ces  
notions opposées ne pouvoient se  
ranger dans son esprit. La Société  
feroit-elle comme il le dit ? lui at-  
tribueroit-il des contradictions qu'elle  
n'auroit pas ? Son pere aimoit trop  
la vérité & ses compatriotes , pour  
altérer l'une & accuser les autres sans  
fondement. N'exagéroit-il pas leurs  
défauts pour lui en inspirer plus d'é-  
loignement , pour adoucir l'ennui  
de la retraite presque continuelle où  
elle vivoit ? elle étoit pourtant bien  
triste : encore si le chevalier y venoit  
souvent dîner ; son enjouement, ses  
saillies, son esprit l'amuseroient. Son  
pere en avoit fait un bel éloge : mais  
il y avoit dans sa figure ce je ne sais

quoi qui plaît & intéresse , & dans son air un naturel , une élégance qui lui avoient échappé. Le Chevalier étoit vicieux , rien de plus vrai ; car son pere l'avoit dit. Ah ! si le vice ressembloit à ce jeune homme , il n'étoit pas surprenant qu'il eût une cour si nombreuse. Elle étoit fâchée qu'on lui eût donné une mauvaise opinion d'un Cavalier si accompli en apparence : son cœur prenoit sa défense en secret , & il ne tarda pas d'être incrédule.

Quant au Chevalier , il rejoignit le Professeur au Collège à l'heure où ses leçons finissoient. Celui-ci vole à sa rencontre , & l'embrasse avec des transports de joie. Ah , mon ami ! lui dit-il , quel service vous m'avez rendu aujourd'hui ! Je desirois que mon pere vous connût , dans l'espérance qu'alors il approuveroit notre

amitié qui ne lui étoit pas agréable. Vous l'avez forcé à vous recevoir chez lui , à vous donner à dîner , à vous accorder sans doute une entrée libre dans sa maison ; & , ce qui me flatte encore davantage , à vous applaudir. Avec quelle complaisance , quelle attention il vous écou-  
toit ! Je n'aurai plus de réprimandes à essuyer , nous nous verrons sans contrainte. Mais, Chevalier, voudriez-vous en effet quitter le plaisir ?..... Allons nous promener dans quelque'endroit écarté , je satisferai pleinement à votre question.

Ils se ressouvinrent que , près d'une des portes de la ville , il y avoit un Traiteur qui avoit un beau jardin , où l'on se rendoit en foule les dimanches , & où les autres jours de la semaine on ne voyoit presque personne ; ils le choisirent d'un com-

mun accord. Pendant le chemin , Brocsham loua adroitement les sentiments de son ami. Il avoit prévu que son plan de réforme pourroit plaire à un homme que les remords & la crainte de son pere arrêtoient dès les premiers pas dans la carrière de la volupté. Il lui importoit de savoir positivement si le changement qu'il promettoit , n'acheveroit pas de le dégoûter d'un genre de vie où il trouvoit tant de difficultés , avant de déclarer ses vues. Il eut tout lieu de se convaincre que le goût du jeune Morson pour les plaisirs étoit trop vif , pour le déraciner sitôt de son cœur ; & qu'il ne craignoit pas moins que le Chevalier n'embrasât une conduite plus réglée , qu'il appréhendoit lui-même que son ami ne le désirât. Rassuré sur les dispositions du Professeur , il prit son parti.



Arrivés chez le Traiteur, ils se firent servir quelques rafraîchissements : & dès qu'ils furent seuls, le Chevalier prit la parole en ces termes : J'ai prévu, mon ami, les humeurs de votre pere. Il suffit que des jeunes gens se dissipent, voient le monde, pour que ces esprits chagrins les regardent comme des cœurs corrompus & livrés à toutes sortes d'excès. Je ne doutois point que M. Morfon n'eût pris cette opinion de moi, & ne vous fit un crime de notre liaison intime. Cependant, vous voyez que je suis reçu par tout, chéri de tous les honnêtes gens. J'aime les agréments de la société ; mais on n'a point à me reprocher de ces extravagances d'éclat, de ces perfidies honteuses, de ces indécences marquées qui caractérisent la débauche. Je cherche à jouir, mais de ce

plaisir délicat : où l'ame est au moins de moitié avec les sens : c'est cette modération qui me fait estimer. Je sais que M. votre pere en pense autrement. Par attachement pour vous, j'ai cru devoir carresser ses ridicules à cet égard. J'ai paru desirer ardemment son amitié ; je lui ai offert de me conduire à l'avenir de maniere à la mériter. Je l'ai supplié de me guider dans un chemin où ses avis & la vue de ses vertus étoient seuls capables de me soutenir. Il a été flatté de mon dessein & du choix que je faisois de lui pour m'aider à l'exécuter. Vous avez vu ce Vieillard, qui m'avoit reçu avec une surprise froide & dédaigneuse, s'adoucir peu à peu, m'inviter à dîner dans sa maison, se plaire avec moi, rire de mes folies : il a fait plus, quand vous avez été parti, il m'a permis de le voir &

de prendre ses conseils, aussi souvent que je le jugerois à propos.

Je suis donc parvenu à déterminer un homme austere, qui défendoit à son fils de me voir (s'il ne vous avoit pas encore fait cette défense, il n'y auroit pas tardé), à m'ouvrir sa maison lui-même & à agréer mes visites. J'ai cru qu'il étoit nécessaire de l'amener là pour notre avantage commun. Vous n'aurez plus à craindre ses reproches ; il ne s'offensera plus de vous savoir avec moi ; en quelque lieu que vous soyiez, il nous croira ensemble, il n'aura pas la moindre défiance. Quant à moi, jouissant de ses bonnes grâces, je jouerai si bien mon rôle auprès de lui, qu'il m'aimera de plus en plus ; que, lorsque vous serez dehors, il oubliera votre absence ; la confiance qu'il aura en moi lui en inspirera

en vous : je captiverai sa bienveillance , pour vous rendre plus libre. Avec un peu de contrainte en ménageant ses préjugés , nous apaiserons son rigorisme ; & unis l'un à l'autre , nous goûterons sans trouble & sans contestation les douceurs de l'amitié & des agréments réservés à notre âge.... Voilà , mon cher Chevalier , un projet aussi bien conçu qu'avantageux pour nous dans l'exécution. Il n'appartient qu'à vous de changer à votre gré les incidents les plus contraires. Sachez que , dans le moment que vous entriez dans le cabinet , mon pere exigeoit que je rompisse avec vous.... Cela ne m'étonne point.... Et moi , je suis surpris de la tournure agréable que cette affaire a prise dans vos mains. Il n'y falloit pas moins que votre dextérité & votre esprit.... Ces cœurs ri-

gides & impitoyables envers la jeune fille sont faits pour être sa dupe. A propos , Professeur , en sortant de chez vous , j'ai passé chez Miss Gloriole. Elle se plaint que vous la négligez..... Parle-t-elle encore mariage ? .... Il n'en a pas été question. La verrez vous ? .... J'y passerois ce soir : mais .... Je vous quitte hors d'ici ; si vous avez vos affaires , j'ai les miennes : ne nous gênons point.

Ils se séparèrent en effet. Dès qu'ils furent rentrés dans la ville, le Chevalier retiré chez lui, combina , essaya le mouvement de machines destinées à une entreprise plus sérieuse. Morfon prit le chemin de la maison de Miss Gloriole, & fut arrêté en chemin par un incident, dont nous ferons la matiere du Chapitre suivant.

## CHAPITRE XI.

A-PEINE il avoit fait cent pas , qu'il entendit des gémissements lamentables , & crier au secours. Il court au bruit , & arrive auprès d'une jeune fille en pleurs & qui se désespéroit. Il lui demande le sujet de ses larmes & de ses cris.... Un voleur vient de me prendre dix schelings... La perte n'est pas irréparable... Il s'est enfui par cette rue.... Remettez-vous , mon enfant , c'est peu de chose que dix schelings.... Je les renois de joie dans ma main..... On vous les rendra.... Connoissez-vous le voleur ? Ah , le malheureux ! S'il savoit..... Mes dix schelings.... Hélas ! ils m'étoient bien précieux ! ..... ô Ciel !

Plusieurs voisins accourent avec des lumieres. Morfon apperçoit sous des vêtements simples une figure charmante. Tenez, lui dit-il tout bas, voilà dix schelirgs : consolez-vous.... Sont-ce les miens? .... Non. Que vous importe? .... Je n'ai point gagné ceux-ci comme les autres... Je vous les donne... C'est pour cela que je vous remercie. Mon pere s'en offenserait.... Vous avez un pere? ....., Oui.... Puis je le voir? .... Non. Il ne voit personne.... Où demeurez-vous?... Il m'est défendu de le dire. Mais, voilà bien des questions!

En achevant ces mots, elle s'enfuit comme un éclair. Morfon, dont cette aventure & les réponses de cette jeune personne piquoient la curiosité, la suit sans en être apperçu. Après quelques détours, elle se glisse dans une allée. Le Professeur monte



derriere elle sans bruit. Ah, mon pere ! dit-elle en entrant, qu'allons-nous devenir ? Un scélérat m'a pris en chemin mes dix schelings. Elle se jette sur un siège, & verse un torrent de larmes. Prends courage, mon enfant : quand on fait souffrir, les pleurs sont superflus. Voilà donc encore un trait de ces monstres, qu'on appelle hommes ? Ils me poursuivront jusqu'au tombeau. Juliette (c'étoit le nom de sa fille), j'ai quatre chemises, vas en vendre deux, j'en aurai assez des deux autres ; & tu apporteras du pain. J'en ai quatre aussi, mon pere : souffrez que je vende plutôt les miennes .... Non, chere Juliette, tu me désespérerois... Eh bien ! je n'en vendrai qu'une. Je travaillerai toute la nuit, & demain au soir j'aurai gagné deux schelings qui nous suffiront, avec le prix de la

chemise , pour attendre quelques jours.... Oh , ma fille ! tu veux que je vive pour t'accabler. Quel sacrifice ! Pars , rendre enfant ; & prends garde de rencontrer quelque nouveau tigre altéré de notre sang.

Morson n'avoit pas osé frapper , dans la crainte qu'on n'ouvrît point. Il avoit entendu toute la conversation du pere & de la fille ; il attendoit que celle-ci sortît , pour entrer , l'empêcher de descendre , & offrir des secours à deux personnes qui l'intéressoient de plus en plus.. Elle ouvre la porte , fait un grand cri en appercevant Morson , fuit auprès de son pere , & dit : C'est un Monsieur qui m'a vu éplorée , & qui m'a voulu donner dix schelings.... Qui que tu sois , reprit le Vieillard en adressant la parole au Professeur , tu es bien hardi d'entrer de force dans un

azyle fermé au reste des hommes,  
& que je regarde comme mon tom-  
beau.... L'intérêt que votre fille m'a  
inspiré pour vous & pour elle, peut-  
il servir d'excuse à ma témérité? ...  
Ma fille! oserois-tu la soupçonner? ...  
Dans ce que j'ai pu entrevoir de ses  
sentiments, elle ne m'a paru que di-  
gne d'admiration. Je ne suis sensi-  
ble qu'à son malheur, je fais la triste  
extrémité où il vous réduit : je vous  
conjure de me permettre d'y appor-  
ter quelque remède..... Quoi! Est-il  
un cœur généreux sur la terre? Vas,  
on n'oblige point à rougir une ame  
qui a l'habitude des souffrances.  
Rempportes tes secours, je n'en ai  
pas besoin. Je hais trop les hommes,  
pour m'abaisser à en estimer un seul :  
ma chere Juliette me suffit. Sa tendre  
pitié, son travail, soutiennent un reste  
de vie, dont cent fois je me serois dé-

livré , sans la crainte de la laisser seule parmi des brigands. Si ce n'est pas assez du jour , elle emploie la nuit à me fournir un pain plus délicieux pour moi , que ces mets exquis dont le riche couvre sa table. Je gémissais de ses peines , & elle n'est sensible qu'aux miennes. Depuis quatre ans que je suis paralytique , je n'ai vu qu'elle au monde ; & je bénis le Ciel de m'avoir donné une maladie qui me dispense de communiquer avec des méchants. Voilà sans doute ce que ta curiosité desiroit de savoir ? elle est satisfaite , laissons-nous jouir en paix de notre état. Si tu reviens ici , tu me forceras d'aller me cacher ailleurs. A Dieu.... Non , non , Vieillard infortuné , je suis trop pénétré de votre grandeur d'ame & de vos peines. Honorez moi de votre confiance. Le Docteur Morson , mon

pere , a quelque crédit : si vous avez des prétentions , il les appuiera.... Le Docteur Morfon est ton pere ! Ah ! l'honnête homme ! Il est le seul qui m'ait rendu service dans cette ville.... Ouvrez-moi donc votre cœur , je vous proteste de l'intéresser à votre sort..... Mon sort ? Il est heureux , puisque je ne vois plus d'hommes. Ma fille pense comme moi. Je lui ai appris que la pauvreté est l'état où on a le moins besoin d'eux. Qui fait se contenter de peu , se suffit à soi-même. Je lui recommande sans cesse de rester dans l'obscurité où nous vivons ; c'est le seul moyen de se mettre à l'abri des injustices & des persécutions des hommes.... Cette tendre fille se rue de travailler jour & nuit , sa santé en souffrira. Que n'aurez-vous pas à vous reprocher , si , dans quelque tems , foible & valétudi-

naire, elle ne peut plus travailler & mene la vie la plus malheureuse ? Vous aimez votre fille, & vous l'exposez à se plaindre un jour d'avoir suivi vos préjugés. Ah, Monsieur ! plus cette courageuse enfant a d'affection pour vous, plus vous devez veiller à ce que l'avenir soit tel qu'elle n'ait pas lieu de trop se ressouvenir du passé. Ses sentiments sont héroïques : elle vous sacrifie avec joie la plus belle partie de son existence ; & , pour prix de ses nobles sentiments, vous lui laisserez après votre mort une santé altérée, des jours languissants & déplorables. Vous pouvez avoir de justes raisons de détester le genre humain : mais les effets de votre haine doivent-ils rejaillir sur votre propre enfant ? Les hommes sont méchants, sans doute ; mais c'est moins par un mépris in-

vincible, que par la compassion & la douceur, qu'on parvient à les corriger. Il est de la sagesse de supporter leurs défauts, & de soutenir ses droits contre leurs entreprises.

Il cessa de parler, s'apercevant que son discours arrachoit des larmes au Vieillard. Il regardoit tendrement Juliette; elle lui tenoit une main qu'elle arrosoit de ses pleurs... O cruel! ô ma fille! s'écria-t-il en poussant un profond soupir. Après ces exclamations, il resta un instant presque suffoqué de sanglots, & ne respirant qu'avec une extrême difficulté. Juliette croit que son pere va mourir, jette un cri perçant qui le rend un peu à lui-même. Ah, ma fille, tu crains que l'auteur de tous tes maux ne périsse. Ce seroit pour toi un grand fardeau & pour lui un cruel supplice de moins. L'heure de  
la



de la Volonté suprême n'est pas encore venue : Elle exige, pour me pardonner mes fautes, que je voie encore fondre sur toi tous les malheurs dont ce barbare jeune homme te menace. Leur idée me déchire : Juliette, infortunée à ce point ! Juliette, qui se couvre de sueur de sang, pour me conserver une chaleur presque éteinte ! Juliette, qui est transportée à la vue de ses petits gains, parce qu'ils servent à nourrir son pere ! .... Ménagez donc cette aimable fille. Agréez ces six guinées : c'est le sentiment d'admiration que sa piété envers vous m'inspire, qui vous les offre.... Que dis-tu ? Quoi ! parceque Juliette est estimable, faut-il que je me laisse humilier ? Si j'étois assez lâche pour accepter ton or, crois-tu qu'elle-même le souffrît ? Je te le répète : Qui a le courage de sup-

porter le poids de la misère , ne fait point s'avilir. Ecoutes , apprens un secret que j'avois résolu d'ensevelir avec moi dans le tombeau , & que ma fille même ignore. Il y a dix ans que j'ai avancé pour la Marine de ce Royaume vingt mille livres sterlings : j'en ai des états bien certifiés. J'en ai poursuivi en vain le paiement pendant plusieurs années. Le Parlement , le Ministère , n'ont point eu égard à mes demandes réitérées , parceque je n'ai jamais voulu consentir à donner à quelques subalternes affamés , deux mille livres sterlings qu'ils exigeoient pour prix de leur protection. Je plains l'Etat , dont ces sangsues cachées font négliger le service & les intérêts. Je plains les Citoyens , qui ne reçoivent de la Patrie le prix de leurs travaux , qu'en le partageant avec des

âmes basses & avides. Je cessai des sollicitations aussi légitimes qu'infructueuses. Mes Créanciers m'attaquerent sans pitié. Je me dépouillai du peu qui me restoit pour eux. Ma femme en mourut de douleur, & me laissa Juliette qui n'avoit que huit ans. Je vécus du travail de mes mains, pendant six ans, dans cette ville & aux environs. Juliette apprit à faire quelques petits ouvrages de sa compétence. Je bénissois le Ciel qui, en me privant d'assez grands biens, m'enseignoit que le nécessaire suffit à l'homme. Je gémissois en secret sur ma Patrie; &, de crainte de m'éloigner des sentimens que je lui devois, je gardois un profond silence sur mes malheurs, que je ne lui attribuois point, quoiqu'elle en fût la cause indirecte. Je pris une aversion pour les hommes, qui s'accroît

de jour en jour. Je fus attaqué de la maladie qui me rend perclus de tous mes membres. Alors, ma chere Juliette, que je voulois qui ne s'occupât qu'en se jouant, résolut d'elle-même de redoubler d'activité, & de suppléer à mon travail par le sien. Depuis quatre ans, son ardeur est infatigable & fournit à nos besoins. L'accident qui lui est arrivé l'a affligée par le seul zèle qu'elle a pour moi. Il me reste de quoi y remédier, ainsi gardes ton or. C'est aussi ma tendresse pour elle, réveillée, je l'avoue, par l'effrayant tableau que tu m'as fait des maux qui la menacent, qui m'a déterminé à te déclarer la source de l'extrémité où je suis réduit. Si tu es aussi généreux que tu le paroîs, prends ces papiers, engage ton pere, dont je connois la probité & l'amour pour la justice,

à les faire valoir , s'il le peut ; mais souviens-toi de garder un secret inviolable , & sur cette affaire & sur ce qui vient de se passer. Je mets cette condition expresse au seul secours que je consens à recevoir de toi.

Le Professeur jugeant qu'il falloit ménager un caractère si ferme , feignit de remettre ses guinées dans sa poche , & , prolongeant la conversation sur les promesses que le Vieillard exigeoit & sur les arrangements relatifs à son affaire , il trouva moyen de glisser cet or , sans qu'il l'aperçut , à l'endroit où il avoit vu Juliette poser la clef de la porte. Il ne prit des papiers que ce qu'il jugea nécessaire pour en donner une juste idée à son pere ; il obtint la permission de revenir l'instruire de ce qui arriveroit , & se retira.

Juliette prend la chemise , la clef ,

& apperçoit les guinées. Mon pere ; s'écrie-t-elle dans sa surprise , il a laissé son argent ! Le Vieillard confus , mais plein d'admiration pour le jeune homme , ne put s'empêcher d'élever ses mains au Ciel , & de lui adresser de vives actions de graces d'un secours si inespéré.... Sils viennent de Dieu , ces secours , nous l'offenserons peut-être , mon pere , en les refusant.... Il regarde sa fille d'un air sévere : mais , attribuant cette réflexion à l'ingénuité de son âme plutôt qu'à l'éclat de l'or , il se radoucit. Eh bien ? mon enfant , continua-t-il , recevons cet argent ; mais il faut nous résoudre à le prendre pour une aumône , ou à le rendre si ce n'est qu'un prêt. Conçois-tu , Juliette , combien il est honteux à une ame forte de devoir la vie même à ce premier titre ? Ton pere , tu le

lais depuis un moment , étoit né pour donner ; & il seroit capable de s'avilir jusqu'à permettre qu'on lui fit l'aumône ? Ah , Juliette ! Je suis prêt à tout pour adoucir ton sort , excepté de m'abaisser à ce point. De quel œil verrois-je un pain que je ne devrois qu'à la charité d'un jeune homme , qui se repent peut-être déjà de s'être privé d'une somme qu'il destinoit à ses plaisirs ? ... Si son pere vous fait payer , vous la lui rendrez.... S'il ne le fait pas , le pourrai-je ? D'ailleurs sommes-nous surs des intentions de Morson ? Peut-être ne dira-t il pas un mot de ma dette à son pere ; peut être n'a-t-il laissé cet argent ici , que pour s'y ménager une entrée dans la vue de te séduire. Il te trouve aimable , il nous fait pauvres : il ne manque pas de croire que les sentimens que nous



lui avons montrés ne sont qu'une affectation, par laquelle nous cherchons à lui en imposer, pour le faire tomber dans le piège..... Si c'est là son dessein, il ne faut pas le laisser entrer davantage, renvoyons-lui son argent sur-le-champ. Je vendrois plutôt mes chemises & les vôtres; mais non, ce sera assez de celle-ci : je reviens dans un moment me remettre au travail avec un nouveau courage. O Ciel! conserve-moi la santé & mon pere, afin que je lui prouve longtems la vivacité & la pureté de mes sentimens.

Elle part après cette courte priere, & revient au bout d'une demi-heure. Elle avoit joint à ses provisions quelques petites superfluités, plus faites pour flatter le goût que pour appaiser de vrais besoins. Voi-

là, dit-elle en les montrant à son pere, de quoi vous régaler : je me le promettois avant d'être volée ; en dépit du voleur ce petit mets vous ragouterà. Je vais tant m'appliquer que, dans peu de jours, je veux vous racheter une autre chemise. En effet, à peine se donna-t-elle le tems de prendre quelque nourriture, & se remit au travail avec une ardeur incroyable.

Son pere étoit dans une espece d'enchantement. Un zele si tendre, si noble, le transportoit d'admiration ; le triste sort de sa fille lui déchiroit les entrailles. Qu'il desiroit ardemment que le Docteur Morson prît son affaire en considération, & la fit réussir ! Si le lendemain il n'avoit point de nouvelles de son fils, il lui écriroit à lui-même, pour l'engager à employer son crédit à

obtenir à sa chere Juliette une fortune , qui n'étoit encore qu'une foible récompense de sa piété filiale.

Le Professeur oublia Gloriole ; Brocsham & tous les plaisirs , pour courir rendre compte à son pere d'une aventure aussi intéressante. Quand il en eut fini le récit , il présenta les papiers. Le Docteur les prit vivement ; & , après les avoir examinés : cette affaire , ajouta-t-il , ne peut souffrir de difficultés ; il est honteux à la Nation qu'elle ne soit pas réglée depuis tant de tems. Fasse le Ciel que j'en puisse venir à bout ! C'est une tache dont je délivrerai le nom Anglois. Seroit-il possible , mon fils , que vous n'eussiez offert aucun secours à une famille qui souffre si injustement ? Vous ne m'en parlez pas... Je ne me pardonne

rois jamais , mon pere , cette dureté d'ame , si je l'avois eue. Il n'y a point d'instances que je n'aie faites au Vieillard pour l'engager à accepter , en attendant , six guinées ; il m'a toujours opposé une résistance invincible. Je les ai mises furtivement dans un endroit où Juliette les aura vues , en prenant la clef.

M. Morson embrasse son fils , le loue d'avoir usé de cette ruse pour exercer un si bel acte d'humanité , & promet de se rendre chez M. Phipps ( c'est le nom du Vieillard , tel qu'il l'avoit lu dans ses papiers ). Dès le lendemain , son fils l'y conduisit en allant au Collège , désespéré que ses fonctions ne lui permissent pas de monter avec lui. Tiens , Docteur , lui dit Phipps en le voyant entrer , voilà de l'or que ton fils a laissé ici hier par surprise. Reprens-le , ou je

ne consentirai point que tu t'entremettes de mon affaire. Le Docteur, prévenu du caractère dur & fier de sire Phipps, ne se déconcerta point. Je le prendrai, répliqua-t-il, quand vous m'aurez donné quelques éclaircissements que je viens vous demander.... Phipps se radoucit, lui expliqua les faits avec netteté & précision, & lui remit les autres pièces qui y avoient rapport. Quand le Docteur eut observé les vus bons : Je puis maintenant vous répondre positivement de cette affaire & de son entier remboursement, à moins que la banque ne préférât de vous payer l'intérêt de votre argent; &, dans ce cas, vous n'auriez plus à vous plaindre..... Beaucoup encore. Je dois trois mille livres sterlings : que la banque s'en charge & me fasse la rente du reste, à la bonne heure... Je lui ferai faire cette

observation , & je ne doute point qu'elle n'y ait égard. Mais , me permettez-vous de vous demander une grâce à mon tour ? .... Parlez.... C'est d'accepter , non comme un présent , mais comme une espece de garantie que je vous donne de votre affaire, ces six guinées & vingt autres que j'y ajoute. Vous me les rendrez sur le premier paiement qui , je vous le jure , vous sera fait avant un mois. Il convient que vous viviez mieux que vous ne faites.... Sire Phipps hésita un instant. Me donnes-tu ta parole , répondit-il ensuite , des choses que tu m'avances , & de reprendre tes guinées ? .... Oui , je vous la donne de l'un & de l'autre..... J'accepte ton argent en faveur de Juliette. La pauvre enfant va donc se reposer ; & moi , je serai assez heureux pour la dédommager de ses peines !

Tout étant ainsi arrangé, le Docteur adressa quelques compliments de félicitation à Juliette sur sa tendresse envers son pere, & se retira. Il envoya les papiers de sire Phipps avec un mémoire de sa main au Ministre qui avoit le département de la Marine. Au bout de quinze jours, il en reçut une Ordonnance sur la Banque, de dix années d'intérêts de vingt mille livres sterlings, une autre de trois mille livres, & un brevet en assurance de la rente des dix-sept mille livres sterlings, restant dûs à sire Phipps. Ce Vieillard faillit à être suffoqué de joie à cette nouvelle. Ma chere Juliette, c'est pour toi ce bien que je croyois perdu : tu le dois au Docteur Morson. Conserve-lui en une éternelle reconnoissance; implores sur lui & sur son généreux fils toutes les bénédictions du Ciel. Tu ne travailleras plus,



Ma chere enfant., les nuits pour donner du pain à ton pere. Il fit au Docteur Morson les plus vifs remerciements de ce ton de franchise qui lui étoit naturel , & ne l'appella plus que son ami & le pere de Juliette. Cette aimable fille , étourdie d'un événement si heureux & si inopiné , versoit des larmes de joie , baisoit sans cesse les mains du Docteur , & s'écrioit : Ah, mon pere ! votre Juliette pourra désormais vous soigner , comme elle le desiroit & comme votre état l'exige. Le Docteur s'applaudissoit que son fils eût vu un exemple si frappant des égards & des soins d'un enfant pour son pere. Il lia une étroite amitié avec sire Phipps, dont il aima de plus en plus le caractère brusque & vrai. Les rares qualités de Juliette lui causoient une admiration

184 *Le nouveau Pere de famille.*

presque continuelle. Il la chérissoit  
comme sa propre fille.

*Fin de la premiere Partie.*

